

報 畫 國

Une fois voir vaut mieux que cent fois entendre.
TSCHAO-CHOUNG-KOUO.



China illustriert

China illustrated

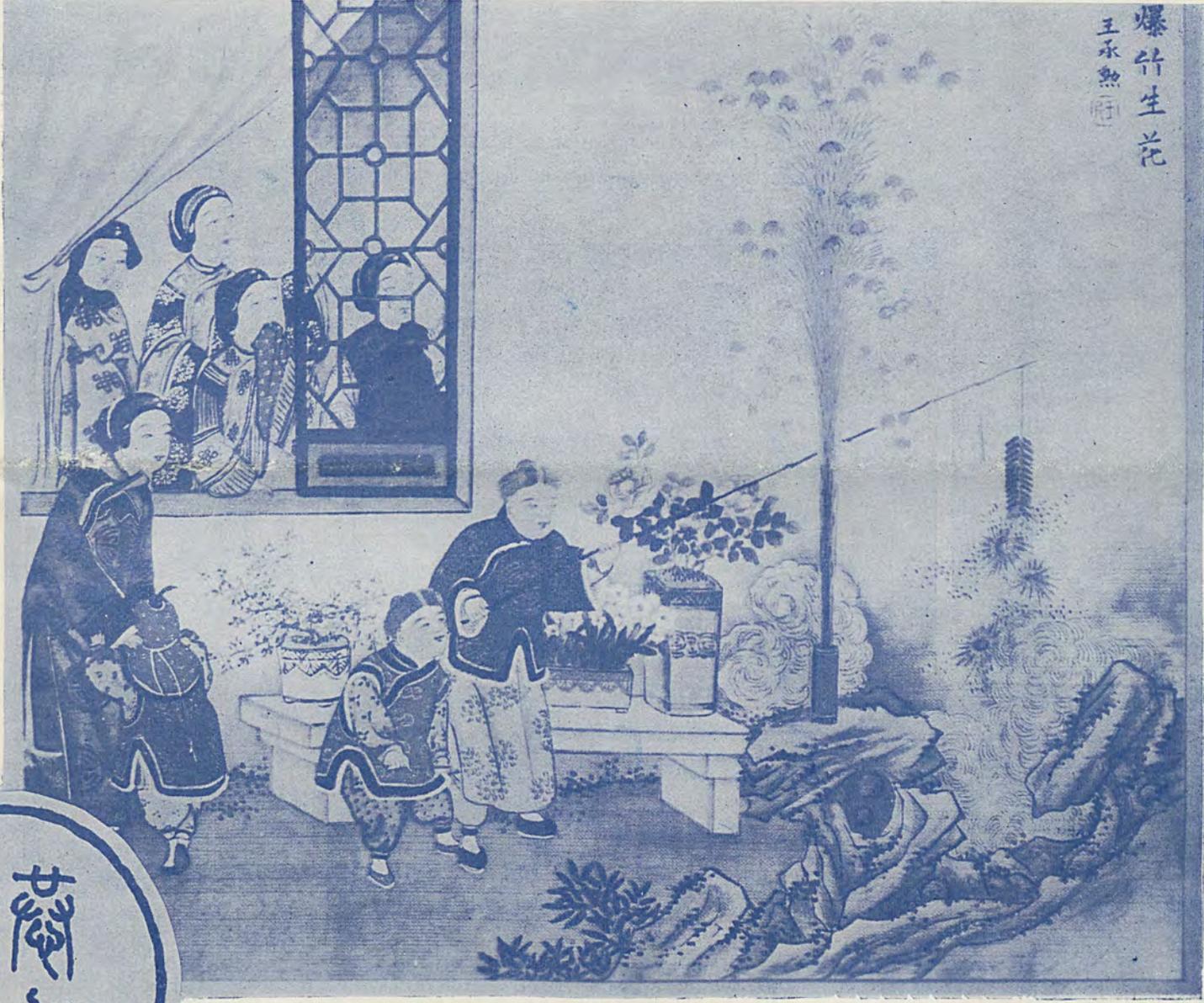
Chine illustrée

Abonnement par an : Fr. 3.50
Subscription per annum : Suisse
Abonnement jährlich : Suisse

Parait une fois par mois.
Edited monthly.
Erscheint monatlich.

N° 5 - Décembre 1935

Fr. 0.30 Suisse



*Heureuse
Nouvelle Année
Happy New Year
Glückliches
Neues Jahr*

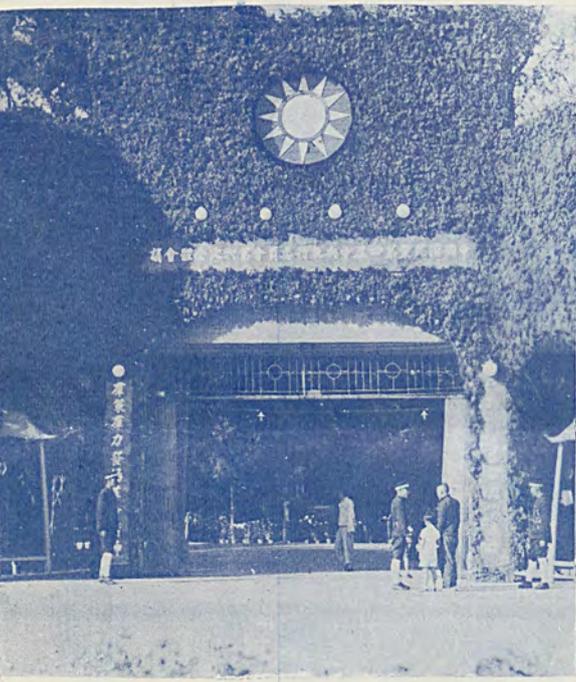
新禧賀

OUANG-TSEN-SHUN
(fin du XIX^e s.)
(at the close of the XIXth cty.)
(Ende des XIXten Jh.)
Pour fêter la nouvelle année, on fait partir des fusées.
For the celebration of the New Year fireworks are being displayed.
Um das neue Jahr zu feiern wird Feuerwerk abgebrannt.

LES LÉGISLATEURS CHINOIS SE RÉUNISSENT

CHINESE LEGISLATORS ASSEMBLE

DIE CHINESISCHEN GESETZGEBER TRETEN ZUSAMMEN



L'entrée de la salle de réunion.

The entrance into the council-room.

Der Eingang zum Sitzungssaal.

VI^e Réunion des membres du Comité directeur du parti Kouomintang. (Nankin, nov. 35.)

VIth Meeting of the governing body of the Kuomintang-party. (Nanking, Nov. 35.)

VI. Versammlung der Vorstandsmitglieder der Kuomintang-Partei. (Nanking, Nov. 35.)



Le Président de la République Mr. Lin-Ssen (x) et le Maréchal Chang-Kai-Shek (x x) à l'assemblée.

The President of the Republic Mr. Lin-Ssen (x) and Marshal Chiang-Kai-Shek (x x) attending the meeting.

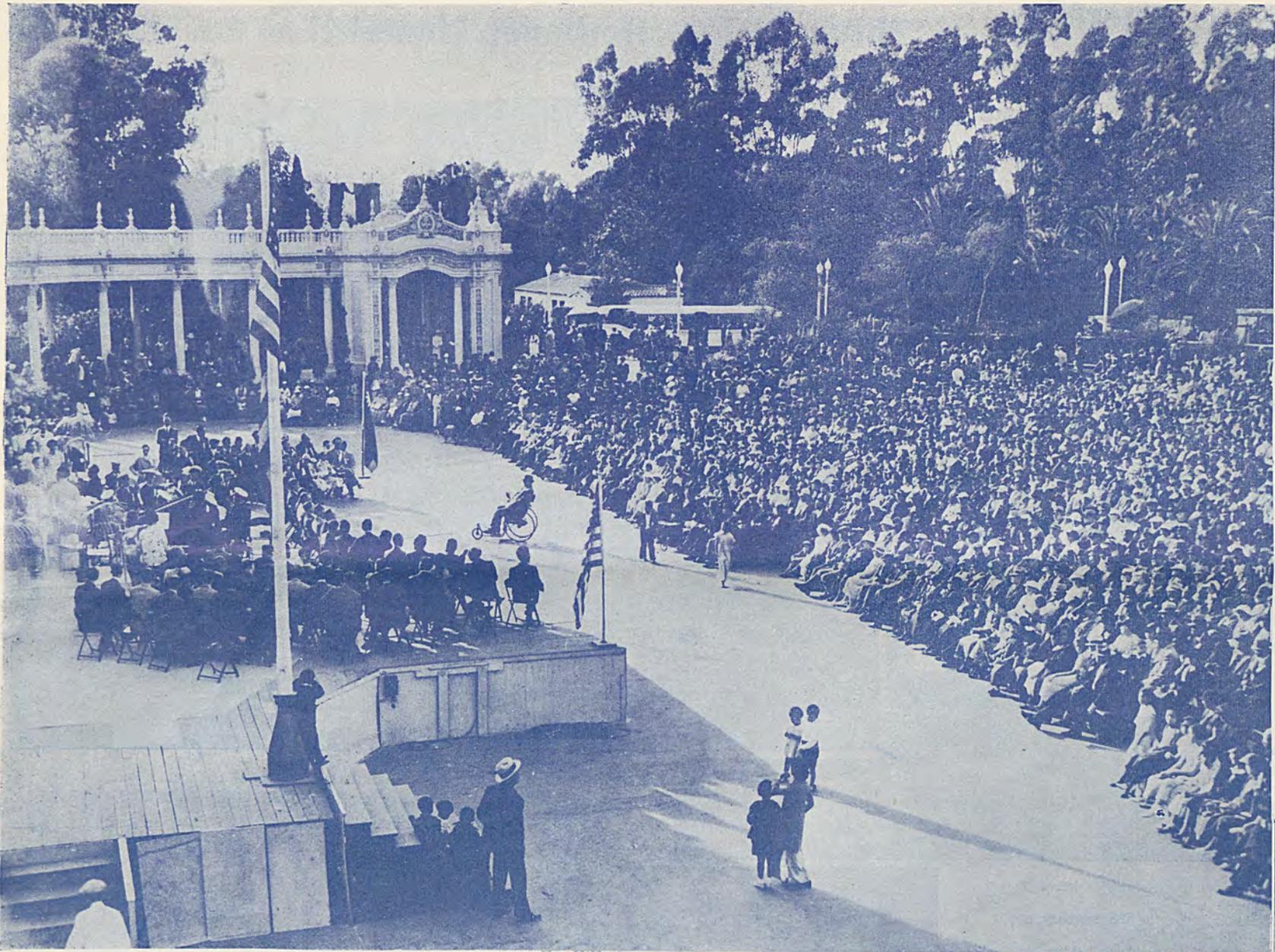
Der Reichspräsident, Herr Lin-Ssen (x), und Marschall Chiang-Kai-Shek (x x) bei der Generalversammlung.



V^e Assemblée générale des membres du parti Kouomintang à Nankin (Nov., 35).

Vth. General Meeting of the members of the Kuomintang-party at Nanking (Nov., 35).

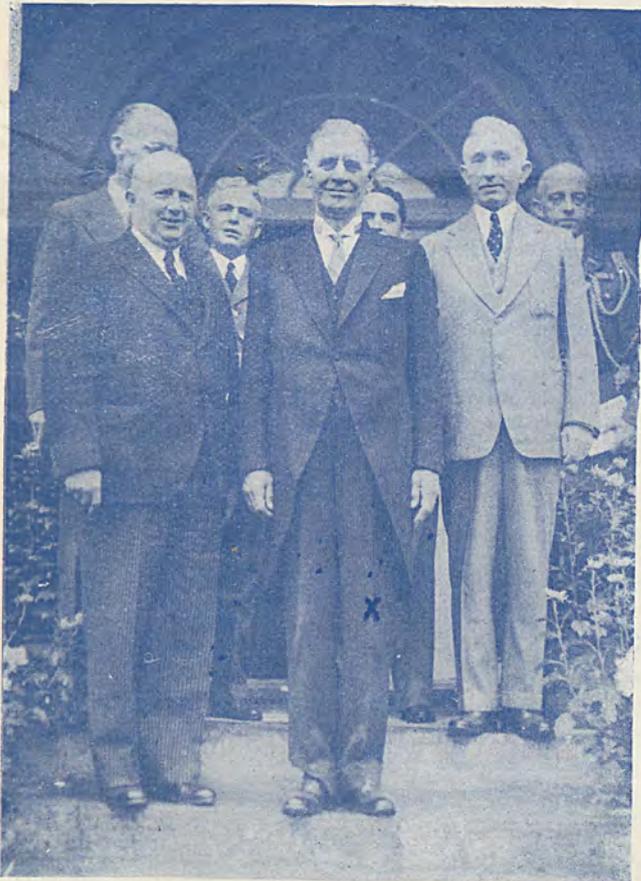
V. Generalversammlung der Mitglieder der Kuomintang-Partei in Nanking (Nov., 35).



Inauguration de la Journée Chinoise en Californie. A l'Exposition du Pacifique ouverte cet automne à San Francisco, une journée, le 14 novembre, était exclusivement consacrée à la Chine.

Inauguration of the Chinese Festival in California. At the «Exhibition of the Pacific» inaugurated this autumn at San Francisco, a special day, the 14th Nov., was exclusively devoted to China.

Eröffnungsfest des Chinesentags in Kalifornien. Bei der in diesem Herbst in San Francisco eröffneten «Ausstellung des Stillen Ozeans» wurde China ein besonderer Tag, der 14. Nov. gewidmet.



On his journey to the Philippines Mr John M. Garner, Vice-president of the United States, stops at Shanghai.

On his journey to the Philippines Vice-president of the United States, John M. Garner, stops at Shanghai.

Auf seiner Reise nach den Philippinen hält sich Herr John M. Garner, Vizepräsident der Vereinigten Staaten, in Shanghai auf.

La société chorale féminine de la colonie chinoise de San Francisco se produit.

The ladies choral of the Chinese colony of San Francisco giving a recitation.

Vortrag des Damengesangvereins der chinesischen Kolonie von San Francisco.

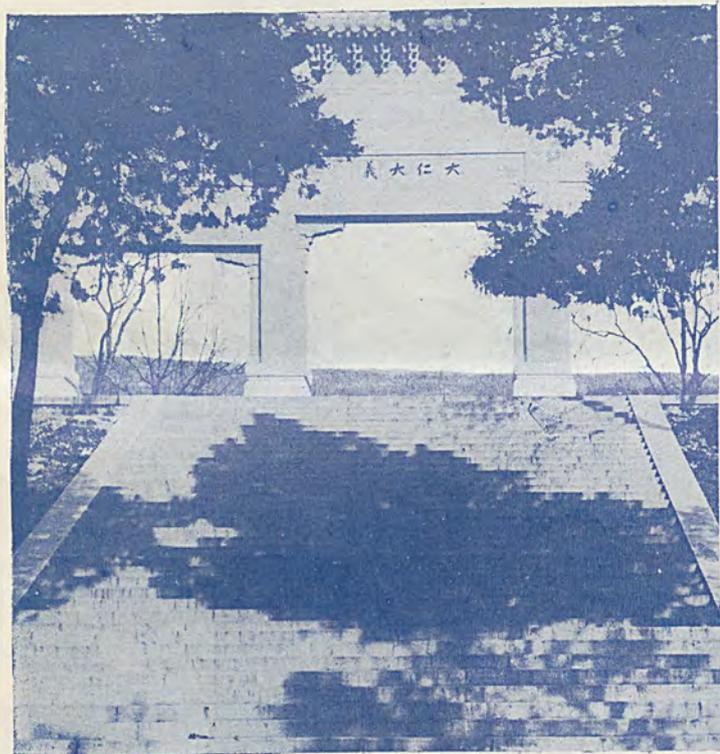
Le ministre de la guerre américain, Mr. George H. Dean (X), visite Changhaï.

The American minister of war, George H. Dean (X), visiting Shanghai.

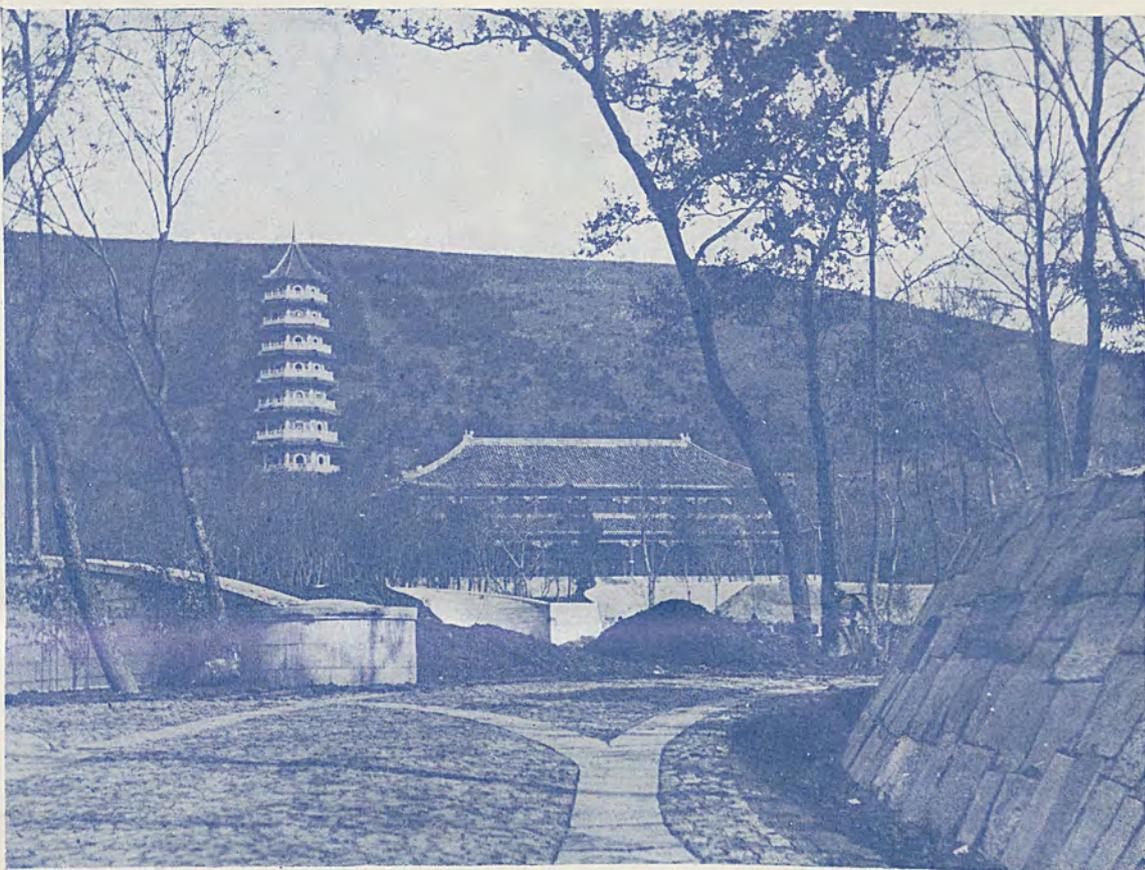
Der amerikanische Kriegsminister, Herr Georg H. Dean (X), besucht Shanghai.

Les révolutionnaires Chinois décédés, à l'honneur Ehrung der verstorbenen Chinesischen Revolutionäre

Hommage rendered
to the deceased
Chinese revolutionaries



L'entrée du mausolée érigé en l'honneur des héros de la révolution (à Nankin).
Entrance of the mausoleum reised to the memory of the revolutionary heroes (at Nanking).
Eingang zum Ehrengrabmal der Revolutionshelden (in Nanking).



Pagode commémorative avec galerie d'honneur.
Commemorative pagoda and hall of honours.
Gedächtnispagode mit Ehrenhalle.

Spécimen calligraphique et peintures, dus au pinceau de Houang-Shing.
Calligraphic specimen and paintings by Huang-Shing.
Schönschrift und Malereien von Huang-Shing.



Monument de Houang-Shing à Hankou.
Huang-Shing's statue at Hankow.
Denkmal Huang-Shings in Hankou.

Houang-Shing (1873-1916).
Un des champions les plus tenaces de l'idée révolutionnaire. Né dans la province du Honan, il étudia la littérature à l'institut Liang Wou ; en 1902 il fut envoyé par le gouverneur du Houpeh au Japon et il fit des études pédagogiques à l'institut Hon-Wen, à Tokio. Rentré en Chine en 1904, le jeune homme, doué d'une force herculéenne, prit la résolution de contribuer à l'abolition du néfaste régime impérial. Dans cette intention, il fonda au Hounan une société secrète, la « Hwa-shin-huei » (Ligue pour la libération de la Chine). A plusieurs reprises, il se mit à la tête de mouvements insurrectionnels, dont l'insuccès ne le découragea pas. Il dut s'enfuir, tantôt en Indochine, tantôt en Amérique, tantôt au Japon, où il s'associa avec le Dr. Sun-Yat-Sen. Ensemble, ils fondèrent le « Toung-ming-huei » (l'Union sacrée), dont l'évolution aboutit à la formation du parti Kouomintang. Sous la révolution, il occupa de hauts postes militaires, fut nommé gouverneur de Nankin et s'opposa aux tentatives de Youan-Shi-Kai tendant à établir la dictature. Il fut contraint de s'exiler encore une fois et ce n'est qu'après la mort de Youan-Shi-Kai qu'il put revenir en Chine. Mais alors, sa constitution était déjà épuisée par la phthisie. A son lit de mort, il dit à son fils : « Ce n'est pas mon sort que tu dois pleurer, mais celui de tous les hommes : ainsi tu montreras que tu es le fils de ton père ». Ses obsèques eurent lieu aux frais de l'Etat.

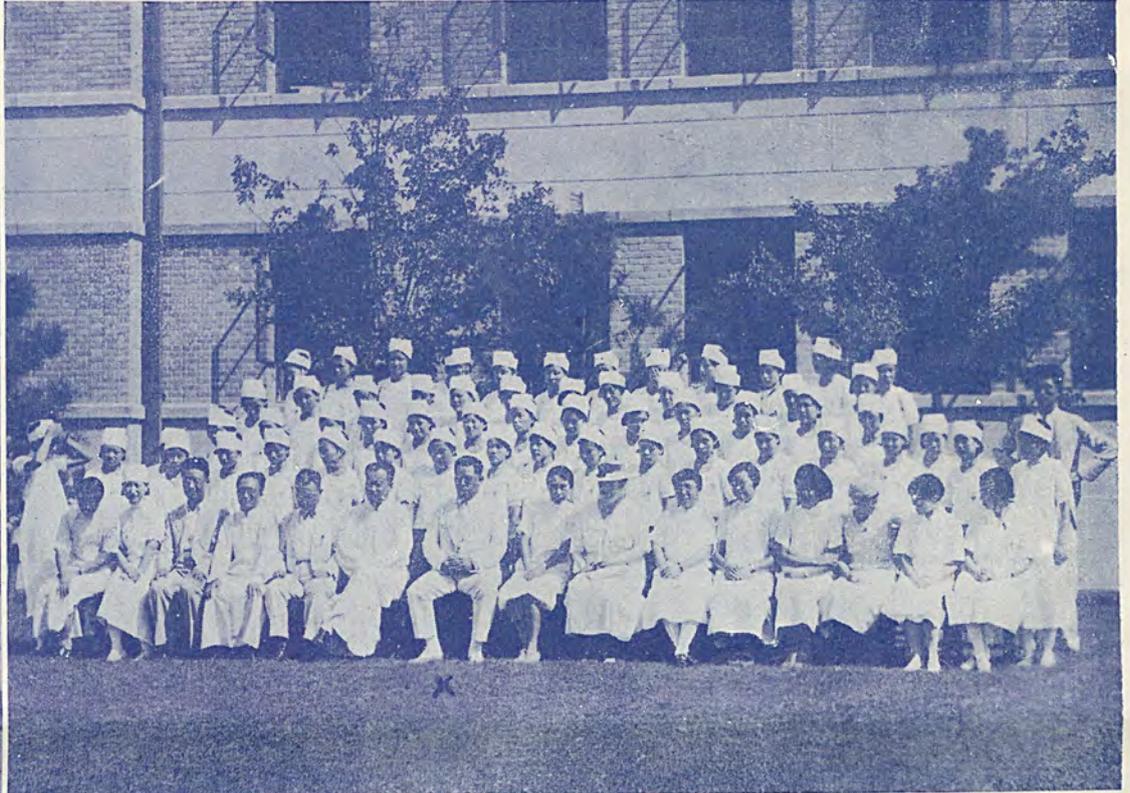
Huang-Shing (1873-1916), one of the firmest champions of the revolutionary idea. Born in the Honan province, he attended the Liang-Wu Institute, studying literature ; in 1902 he was sent by the governor of Hupeh to Japan and studied pedagogics at the Hou-Wen-Institute in Tokio ; 1904, on his return to China, determined to contribute to the abolition of imperial misrule, the Herculean young man founded in Hunan the secret league « Hwa-shin-huei » (league for the salvation of China). Again and again he acted as a leader of insurrections and never felt discouraged by their failure. Several times he had to flee, now to Indo-China, now to America, then to Japan, where he associated himself with Dr. Sun-Yat-Sen. Jointly they founded the « Toung-ing-huei » (sacred Union) which evolved afterwards into the Kuomintang-party. Under the revolution he filled high military posts, became governor of Nanking and resisted Yuan-Shi-Kai's attempts to establish a dictatorship. He was another time obliged to seek safety in flight. When he returned after Yuan-Shi-Kai's death, his strength was broken by a pulmonary disease. On his death-bed he said to his son « Your tears must not flow for my sake, but for all men. So you will prove to be my trueson ». He was buried at public expense.

Huang-Shing (1873-1916) einer der standhaftesten Verfechter des revolutionären Gedankens. Geboren in der Provinz Honan, studierte er zuerst am Liang-Wu Institut Literatur, wurde 1902 vom Gouverneur von Hupeh nach Japan geschickt, und studierte am Hon-Wen Institut in Tokio Pädagogik. 1904 nach China zurückgekehrt und fest entschlossen, zur Beseitigung der kaiserlichen Misswirtschaft beizutragen, gründete der herkulisch gebaute, junge Mann in Hunan die Geheimgesellschaft « Hwa-shin-huei » (Bund zur Rettung Chinas). Wiederholt stand er an der Spitze von Aufständen, deren Misserfolg ihn nicht entmutigte. Wiederholt musste er fliehen, bald nach Indochina, bald nach Amerika, bald nach Japan, wo er sich Dr. Sun Yat-Sen anschloss. Mit ihm zusammen gründete er die Tung-ming-huei (Geheiligtetes Bündnis), aus der sich später die Kuomintangpartei entwickelte. Unter der Revolution erhielt er hohe militärische Posten, wurde Gouverneur von Nanking und bekämpfte Yuan-Shi-Kais Diktaturversuche. Er musste wieder fliehen und konnte erst nach dessen Tod nach China zurückkehren. Doch ein Lungenleiden hatte seine Kraft gebrochen. Auf dem Totenbette sagte er zu seinem Sohne. « Nicht um mich sollst Du weinen, sondern um alle Menschen. So allein wirst Du Dich als mein Sohn erweisen ». Seine Beerdigung fand auf Staatskosten statt.

La femme Chinoise participant à la vie intellectuelle



Groupe d'étudiantes à Changhai.
Group of students at Shanghai.
Studentinnengruppe. Shanghai.



Infirmières fêtant l'achèvement de leurs études (au milieu, Mr. Liou Sssoue-Hen (x), ministre de l'hygiène).
Hospital-nurses, celebrating the success of their final examination (in the midst Mr. Liu-Ssue-Hen (x), minister for public hygiene).
Schlussfeier absolvierter Krankenpflegerinnen (In der Mitte Herr Liu-Ssue-Hen (x) Minister für Gesundheitspflege).

Chinese women taking part in intellectual life



Mme Won-Yi-Fang, recteur de l'université féminine Kin-Ling à Nankin.
Mrs. Won-Yi-Fang, rector of the women's university Kin-Ling at Nanking.
Die Rektorin der Frauenuniversität Kin-Ling Nanking, Frau Won-Yi-Fang.



Elèves faisant la quête en faveur des malheureux, sans abri par suite des inondations.
School-girls collecting money for persons having become homeless in consequence of the flood.
Schülerinnen sammeln für die infolge der Wasserkatastrophe Obdachlosen ein.

Anteilnahme der Chinesinnen am geistigen Leben



Etudiantes de l'université Kin-Ling à Nankin, auxquelles leurs diplômes viennent d'être remis.
Students of the university Kin-Ling at Nanking who have just been handed their diplomas.
Studentinnen der Kin-Ling Universität in Nanking, denen soeben ihre Diplome überreicht worden sind.



Club féminin.
A ladies' club. Peiping.
Damenklub.



LA FEMME CHINOISE



Concours cycliste.
Cycle-race.
Radwettrennen.

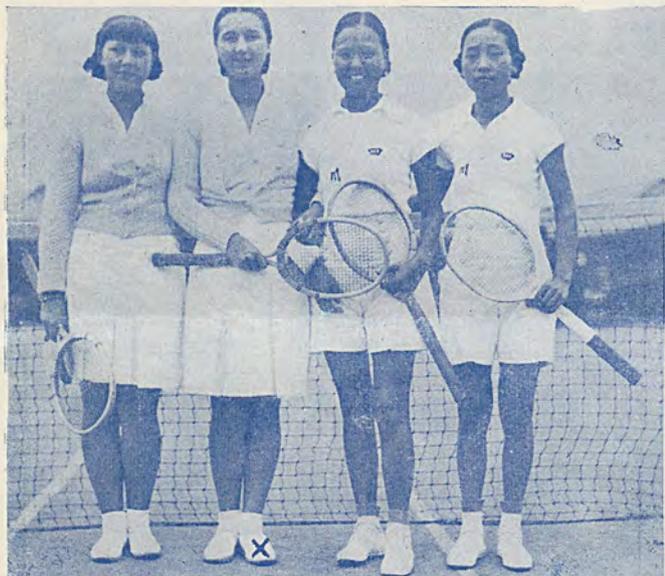
Si la femme chinoise s'adonne aujourd'hui, avec ardeur, aux exercices sportifs, il ne s'agit-là pourtant pas d'une nouveauté pour elle. La pratique des sports a constitué depuis les temps les plus reculés un élément de l'éducation féminine. Même les amazones ne sont pas rares dans l'histoire chinoise. Actuellement, dans presque toutes les écoles de jeunes filles, l'enseignement sportif est obligatoire.

CHINESE WOMEN AND SPORT

It can't be said that the practice of sport to which nowadays Chinese women devote themselves most eagerly is a novelty to them, for since the remotest times it has been an essential part of feminine education. Even amazones are not rare in Chinese history. At present in most girls' schools sport-training is compulsory.

Partie de cricket. (L'équipe de Changhai remporte la victoire sur Canton.)
Cricket-match. (The Shanghai team beating Canton.)
Cricket-Partie. (Sieg der Shanghai Sportlerinnen über Canton.)

Equipe de joueuses de tennis, prenant part à la fête nationale sportive. Mlle Wang-Tsouen-Tsin (x), meilleure joueuse de la Chine.
Female team of tennis-players, taking part in the national sportive-festival. Miss Wang Tsouen-Tsin (x), best player of China.
Gruppe von Tennis-Spielerinnen, die sich am nationalen Sportsfest beteiligt. Fr. Wang Tsouen-Tsin (x), beste Tennis-Spielerin Chinas.



Partie de palette.
Shuffle-board match.
Ballschlegelpartie.



Partie de basket jouée par des équipes du Hou-peï.
Basket-match played by the Ho-peï teams.
Basketpartie gespielt von den weiblichen Sportsgruppe von Ho-peï.

ISE ET LE SPORT



DIE CHINESIN ALS SPORTLERIN

Die sportliche Betätigung, der sich Chinas weibliche Jugend in der Gegenwart begeistert hingibt, ist indessen für diese keine Neuerscheinung. Seit den ältesten Zeiten bildeten sportliche Übungen einen wesentlichen Bestandteil der weiblichen Jugend-erziehung. Selbst Amazonen sind in der chinesischen Geschichte keine Seltenheit. Heutzutage ist Sport obligatorisches Lehrfach fast aller Mädchenschulen.



Dans le concours de natation à courte distance (50 m.), Mlle Liou-Kouai-Tseu, remporta sur Mlle Mei-Sen-Yu, la meilleure nageuse de l'Extrême-Orient.

In the wimming-race at a short range (50 m.), Miss Liou-Kuai-Tseu gained the victory over Miss Mei-Ssen-Yü, the best swimmer of the Far-East.

Im Wettschwimmen auf kurze Entfernung (50 m.) trug Fr. Liou-Kuai-Tseu den Sieg über Fr. Mei-Ssen-Yü, sonst die beste Schwimmerin des Fernen Ostens, davon.



Le tir à la flèche est encore aujourd'hui volontiers pratiqué en Chine, même par les dames (Mlle Ouang-Chia-Tsen).

Arrow-shooting is even nowadays a popular sport with the Chinese. Ladies practice it also (Miss Wang-Chia-Tsen).

Das Pfeilschiessen ist noch heutzutage in China beliebt und wird selbst von Damen betrieben (Fr. Wang-Chia-Tsen).



Equipe de basket (Shanghai).
Basket-ball-team (Shanghai).
Basket-Ball Mannschaft (Shanghai)



Lancement du javelot. Mlle Yuan-Hen Ssue.
Spear-throwing. Miss Yuan-Hen-Ssue.
Speerwerfen. Fr. Yuan-Hen-Ssue.

Das Leid des Alten Chao

■ Nach dem Chinesischen von Yü-Ch'ieh, übersetzt von Ruth Schlesinger ■



Chao war Zuckerbäcker. Bei seinem Handel bediente er sich zweier Kniffe. Der eine bestand darin, dass er die Aufmerksamkeit des Publikums auf sich lenkte, indem er es verstand, aus dem Zucker allerlei Figürchen zu formen, wie Lohans, Pferde, Goldfische und Blumenvasen. Sein zweiter Kniff lag darin, dass er den Zeiger seines am Vorderende der Tragstange hängenden Roulettes so einzustellen verstand, dass es immer bei Null stehen blieb. Was ihm selbst am meisten gefiel, waren nicht seine Erzeugnisse, die grossen Lohans, die Goldfische und die anderen Gewinne, noch eigentlich das Roulett, sondern die an beiden Seiten des an der Tragstange hängenden Glaskastens angebrachte Inschrift, die lautete: « Ich betrüge nicht einmal ein dreijähriges Kind und verdiene mein Geld durch Rechtschaffenheit ».

Dieser Spruch stammte zwar nicht von seiner Hand, jedoch verstand er seinen Sinn. Er wusste wohl, dass das Roulett ein Instru-

ment ist, das zum Betrügen der Leute diente, aber wenn er es auch benützte, tat er es bestimmt nicht in betrügerischer Absicht; er betrachtete es einfach als eine Art von Selbstschutz. Blicke der Zeiger bei jedem Spiel bei einem Lohan stehen, wo hätte dann der alte Chao soviel Lohans hernehmen sollen? Und hätte er sie selbst gehabt, woher das viele Geld nehmen, um es zu setzen!

Diesen Gedankengang hatte der alte Chao einem Lehrer mitgeteilt; dieser machte für ihn die Inschrift und las sie dann vor. Beide waren damit zufrieden, sowohl der Lehrer als auch Chao.

An einem schönen Nachmittag lud Chao wieder einmal seinen beweglichen Zuckerladen auf und ging damit aus. Sein Standplatz befand sich an einem Punkt, wo die Strassen zusammenliefen, was für das Geschäft sehr günstig war, weil es in jeder dieser Gassen eine Schule gab.

Chao stellte seine Tragstange hin und spähte über die Umfriedungsmauer, ob die Sonne schon bald unterginge. In den Strassen herrschte vollkommene Stille. Chao putzte den hinteren Trageimer, setzte sich nieder und zog seine Pfeife heraus. Die ganze Aufmerksamkeit seiner Blicke richtete sich auf die Sonne über der Mauer. Wenn sie nur schon rasch unterginge, damit die Kinder aus der Schule entlassen werden und das Geschäft in Gang komme!

Die Gasse war wirklich merkwürdig ruhig, nicht nur, dass niemand vorbei kam, es war sogar auch kein Hundegebell zu hören.

Es schien, als ob der Himmel diesen Platz für Chao geschaffen hätte, um ihm zu ermöglichen, den Glockenschlag der drei Schulen zu hören, die ihm die lang erwartete Schaar kleiner Kunden zuführen sollte. Chao setzte ein zufriedenes Gesicht auf. Die kleinen Kunden umringten bald das Roulett mit den Zuckerfiguren. Der alte Chao dachte nur daran, zu Geld zu kommen, und der Zeiger schien nur bestrebt zu sein, auf Null stehen zu bleiben. Dies ist zwar eine durchaus betrügerische Handlungsweise, aber das Beste daran ist, dass es Chao niemals einfiel, dass er die Leute betrog, und seine kleinen Kunden nie das Gefühl hatten, dass sie betrogen wurden. Die Schüler ihrerseits taten alle das Richtige: sie betrachteten die Drehscheibe als Kampfstätte. So ging es, bis ihre kleinen Mittel völlig erschöpft waren und sie einer nach dem anderen abzogen. Chao tat dann das Geld und seine Pfeife in den hinteren Behälter, und ein zufriedenes Lächeln ging über sein Gesicht. Als er dann zufällig noch einmal den Kopf wandte, bemerkte er, dass noch ein Kunde herumtrippelte und noch nicht weggehen wollte. Der Kleine sah wie ein höchstens 7-8 jähriges Kind aus. Er trug ein langes, blaues Gewand am Leibe. Seine Wangen waren hochgerötet, und mit seinen strahlenden schwarzen Augen blickte er unverwandt nach dem Zeiger. Dieser blieb — wie gewohnt — auf Null stehen, die Kupfermünzen auf dem Roulett häuften sich immer mehr, des Kindes Wangen wurden röter und röter, die Augen, immer glänzender, drückten seine ganze Spannung aus. Die Strasse war ruhig, und nichts konnte die Aufmerksamkeit ablenken, und so richtete sich die des Kindes ganz auf das Roulett, die Chao's ausschliesslich auf das Kind.

« Armes Kind! » dachte Chao im Herzen. Die aufgeregte Haltung des Kindes begann Chao's Gewissen zu erwecken. Wie aber hätte Chao dem Kind seinen Trick eingestehen können! Den Trick bekanntgeben, hiesse das Geld zurückgeben; das Geld zurückgeben, wäre aber gleichbedeutend mit der Unmöglichkeit, das Geschäft fortzuführen. Auch konnte er das Kind nicht auffordern, das Spiel abzubrechen, obwohl er bemerkte, wie diesem das Schulbuch aus der Hand entfiel, was es gar nicht wahr nahm, da seine Blicke nur mehr den Kupfermünzen galten, die sich auf dem Roulett ständig häuften und für den Zeiger, der hartnäckig immer wieder auf Null haltmachte.

Die Hand des Kindes wanderte von einer Tasche in die andere. Chao's Herz klopfte heftig, und er dachte jetzt wirklich daran, den Zeiger vor einer der Zuckerfiguren halten zu machen und das Kind ein Stück gewinnen zu lassen, aber Chao fand doch nicht den Mut, seinen Gedanken zur Tat werden zu lassen. Das Geld des Kindes war bereits erschöpft, und seine Wangen schon ganz glutrot. Schliesslich nahm Chao ein Zuckerpferdchen und reichte es dem Kinde hin. Dieses wies das Geschenk jedoch zurück, denn es hatte die Erziehung der Schule genossen und hatte Sinn für Recht und Pflicht. Es fühlte, dass dieses Pferdchen ein unrechtmässig erworbenes Gut wäre. Und ein solches konnte es unmöglich annehmen. Es wollte selbst einen Trick ausfindig machen, um hinter den Zauber zu kommen; es fehlte ihm dazu zwar bestimmt nicht an Kampfgeist, wohl aber an ausreichenden Mitteln. « Es ist schon

spät », sagte Chao sanft zum Kinde. Er hoffte aus ganzen Seele, dass das Kind nun heimkehren werde, dieses aber rührte sich nicht von der Stelle, sondern konzentrierte auch weiterhin seine Blicke mit grosser Spannung auf das Roulett; das Rot der Erregung wich nicht von seinen Wangen.

« Geh' nach Hause zum Abendessen, und komm morgen wieder! » Dies sagend legte Chao seine Tragstange auf die Schulter. Das Herz des Kindes schlug noch höher. Es sagte: « Zuckermann, geh' doch nicht weg, ich habe noch Geld ». Bei diesen Worten löste es rasch die um den Hals getragene rote Schnur mit einer kleinen Silbermünze los. Dies machte Chao vor Schrecken erschauern, aber er sagte dennoch nichts.

« Drehe 20 mal » rief das Kind und warf, ohne auch nur zu zögern, die Silbermünze auf das Roulett. Chao sprach kein Wort, und wieder hielt der Zeiger mehrere Male am Nullpunkt. Er fragte sich selbst, ob er die kleine Münze nehmen sollte; schliesslich liess er doch das Kind 20 mal vergebens drehen, wengleich er es nicht leichten Herzens tat. Das Kind war wirklich aufrichtig, und nachdem der Zeiger 20 mal auf Null gezeigt hatte, stiess es einen schluchzenden Laut aus und machte sich auf den Heimweg. Dieser Zustand ward dem alten Chao wirklich unerträglich, er konnte aber an den Dingen nichts ändern, und es blieb ihm nichts anderes übrig als, traurig wie er war, nach Haus zu gehen.

Am nächsten Tag war in Chao eine Veränderung vor sich gegangen. Sein Gewissen war durch das Schluchzen des Kindes am vergangenen Abend erweckt worden, und er hatte das Roulett sogleich umkonstruiert. Er hoffte sehr, dass jenes Kind heute wieder kommen werde, und wollte ihm Gelegenheit bieten, einen Zuckermann und einen Lohan zu gewinnen. Die Kunden dieses Tages waren jedoch nicht dieselben wie am Vortage. Obwohl dasselbe Kind wieder erschienen war, konnte es nicht spielen, sondern überliess es anderen, ein Pferd und einen Goldfisch zu gewinnen. Chao sah das Pferd und den Goldfisch weggehen. Es war ihm schwer ums Herz, aber er konnte nichts dagegen tun. Er hoffte nur, dass nun auch in dem gestrigen Kind der Wunsch erwachen werde, auch einige Kupfermünzen ins Spiel zu setzen. So oft der Zeiger stehen blieb, krampfte sich das Herz des Kindes zusammen, aber es hatte kein Geld. Schliesslich wandte es sich an einem Mitschüler und fragte: « Kannst Du mir nicht etwas Geld leihen? ». « Erinnerst Du Dich nicht, dass Du gestern Schläge bekommen hast? Pass auf, Deine Mutter wird wieder über Dich kommen ». Der Kleine hörte wohl die Warnung, schlug sie aber in den Wind. Chao wurde sehr bange, denn er fürchtete, dass des Kindes Mutter kommen und das Geld zurückverlangen könnte. Wenn dies wirklich der Fall sein sollte, würde sie bestimmt nicht gewillt sein, die Sache gleichgültig zu behandeln, sondern sie würde sicher sagen, dass er ihr Kind um sein Geld betrogen habe, vielleicht aber sogar einen Schutzmann herbeirufen. Wenn dies geschähe, käme seine bisherige Laufbahn in ernste Gefahr.

« Gibt es auch gute Menschen unter den Schutzleuten? Vielleicht werden sie mir eine kleine Geldstrafe auferlegen oder mich gar für eine Nacht einsperren ».

Während Chao so dachte, wurde er von Angst gepackt und richtete sein Augenmerk garnicht mehr auf das Roulett. Das hatte zur Folge, dass noch ein Pferd und ein Goldfisch von dannen gingen. Dem Kinde schlug das Herz hoch. Der Kleine hatte sich inzwischen von anderen Mitschülern etwas Geld geliehen und wollte sich einen Lohan drehen. Zu gleicher Zeit erwachte in Chao's Herzen auch die Hoffnung, dass der Kleine sich seinen Lohan auch wirklich holen werde.

Jedoch hatte dieser noch nicht seine Hand ans Roulett gelegt, als ein an seiner Seite stehender Mitschüler ausrief: « Du willst drehen! Siehst Du nicht, dass Deine Mutter kommt? ».

Das Kind erschrak, und der alte Chao noch mehr. Ohne zu zögern, raffte er seine Sachen zusammen und wollte das Weite suchen, als einer seiner kleinen Kunden sich ans Roulett klammerte und sagte: « Was, du willst gehen? Ich habe gesetzt, aber noch nicht gedreht! ».

Chao hatte seine Tragstange schon hochgehoben, und infolgedessen fand der Boden seiner Gefässe keinen Halt mehr. Da der kleine Kunde aber gerade in diesem Augenblick zugriff, fiel der ganze Inhalt zur Erde und das Roulett, der Glaskasten, die Zuckermännchen und Zuckerpferdchen zerschellten. Die Kinder, die sahen, dass ein Unglück geschehen war, stoben mit lautem Schrei auseinander.

Als Chao an diesem Tag nach Hause kam, war sein Herz schwer von Trauer. Ohne die Zuckerfiguren wieder hergestellt zu haben, ohne Abendbrot zu essen, ohne zu baden, und ohne mit Jemandem ein Wort gesprochen zu haben, fiel er aufs Bett. Er dachte über seinen bisherigen Lebenslauf nach und sah die Mittel und Wege davon los zu kommen nicht. Seinen Beruf musste er fortsetzen, denn es war sein einziger Broterwerb. Er fühlte, aber, dass wenn er ihn fortsetzen wollte, er sich vor den Kindern irgendwie rechtfertigen musste. Als er am nächsten Tage wieder auszog, um seiner Arbeit nachzugehen, hatte sein Glaskasten keine Glasscheibe mehr und enthielt auch keine begehrenswerten Gegenstände. Schlaff und wie geistesabwesend, langte er in der stillen Strasse an. Ruhig wartete er den Schulschluss ab, doch als die Kinder kamen, machten sie sich über ihn lustig. Sie konnten den so verlegenen Ausdruck, den Chao gestern zur Schau getragen hatte, nicht vergessen; ihre Freude am Roulett-drehen war vergangen.

Chao blieb zerknirscht, obwohl die kleine Silbermünze, für die der Junge 20 mal gedreht hatte, sich noch im rückwärtigen Gefäss befand.





- 1) Mr. Wang : « Cher Cheng, vous savez bien que c'est moi qui ai acheté les billets de cinéma ; aussi n'ai-je plus un rond en poche. Pourriez-vous me prêter de quoi payer le tram ? ».
Mr. Cheng : « Cher Wang, vous savez bien que c'est moi qui vous ai invité à dîner ; aussi y ai-je dépensé presque 5 dollars ; il ne me reste plus qu'une pièce de 20 cents ».
- 2) M. Cheng : « Pas si vite ! Pas si vite ! sinon, je ne peux pas vous suivre ».
M. Wang : « Il faut nous dépêcher, si nous voulons attraper le N° 17, dont l'arrêt est au « Grand Monde »* ».
- 3) M. Wang : « Vite ! Vite ! Le tram nous attend ! ».
- 4) M. Cheng :** « Le prix du billet est de 22 cents en cuivre ; pour ma pièce de 20 cents, on ne me rendrait que 40 cents en cuivre ; j'y perdrais 4 cents. Heureusement, je vois ici un gamin qui vend des journaux. En lui en achetant un exemplaire, je me tirerai d'affaire ».
- 5) M. Cheng (criant) : « Eh ! jeune homme, donnez-moi un exemplaire. Très bien ! Pouvez-vous rendre ? ».
Le gamin : « Je n'ai pas assez sur moi. Pour vous servir, je descendrai et je changerai ».
- 6) Garçon : « Il me semble que vous avez peur que je ne revienne pas. Je vous laisse donc tous mes journaux en gage ! ».
- 7) Cheng : « C'est drôle ! Là, en face, il y a un bureau de change. Pourquoi continue-t-il son chemin ? ».
Wang : « Ne vous en faites pas ! Il vous a pourtant confié tout son stock. Il ne tardera pas à revenir ».
- 8) Le garçon : « Vous pouvez garder les 11 journaux que je vous ai remis. Au revoir, monsieur ! ».

* « Grand Monde », immense lieu de plaisir à Changhaï.
** En échangeant les pièces d'argent contre de la petite monnaie de cuivre, on reçoit ordinairement beaucoup plus du double. Dans le tram toutefois on change moins avantageusement.

DEVINETTES

Glatt die einen, kurz die andern
Aehneln sie Steinchen aus Jade.
Durchsichtig sind sie wie Glas und glatt ;
Obschon sie nichts kosten,
Will sie Keiner erwerben.

Riszapfen.

Dünn und fein ist's wie ein Blümchen,
Doch wurzellos, und entwächst nicht dem Erdreich.
Auch Bäume umschlingt es nicht.
Bringt Freude den Kindern.

Schnee.

Siehst Du's von Ferne, dünkt es Dich ein Spiegel,
Und in der Nähe blendet Dich sein Glanz.
Scharf sind die Messer, die sein Innres birgt,
Im Wirbel dreht sich's,
Will nicht stille stehen.

Ventilator.

In China ist es Gepflogenheit, dass die reichen Bauern den ärmeren Zugtiere für ihre Erntearbeit leihen. Eines Tages kommt so ein armer Teufel, der eines Ochsen bedarf mit seinem Leihschein zu einem vermögenden, aber ganz ungebildeten Grundbesitzer, der gerade mit einem Gast zu Tisch sitzt. Der Grundbesitzer schämt sich vor diesem seine Unwissenheit einzugestehen, nimmt den Zettel und stellt sich an, als ob er ihn lesen könnte. Dann gibt er ihn dem Bauern zurück und beteuert « diese Angelegenheit ist leicht zu erledigen. Gehen Sie ruhig nach Hause ! Ich werde Ihnen gleich zur Verfügung stehen ».

Zehn Pantoffelhelden kamen zur Ueberzeugung, dass sich fortan ihre Haltung ihren Gattinnen gegenüber gründlich ändern müsse und dass es am besten wäre, gemeinsam die zu solchem Zwecke nötigen Massregeln zu beschliessen. Sie kamen daher zusammen, um ein Bündnis zu schliessen und veranstalteten bei dieser Gelegenheit ein festliches Mahl. Als sie so gemütlich beisammen sassen und sich gütlich taten, wurden sie von ihren herbeigeilten Frauen überrascht. Neun von ihnen ergriffen die Flucht und versteckten sich in allen möglichen Ecken und Winkeln. Als die Frauen nach einiger Zeit den Schauplatz verliessen, kamen die Männer behutsam hervor, und umringten den Zehnten, der nicht von seinem Platze gewichen war und den schimpfenden Weibern keine Silbe erwidert hatte, um ihm ihre Bewunderung ob seines Mutes auszusprechen. Aber dieser dankte nicht für ihre Gratulationen. Nicht aus Unhöflichkeit ! Er war tot.

Eines Abend konnte ein Kurzsichtiger seinen Weg in der Dämmerung nicht finden. Er traf auf eine männliche Steinfigur, auf deren Haupt ein Rabe sass. Da er sie für einen Menschen hielt, verbeugte er sich ehrerbietig und bat sie wiederholt, ihm den Weg zu zeigen. Sie antwortete natürlich nicht, dagegen hob sich der Rabe in die Lüfte und flog weg. Geärgert rief unser Kurzsichtiger aus « Ich habe Sie mehrmals in höflichster Weise um Auskunft gebeten und Sie sind so ungezogen, mir nicht einmal zu antworten. So werde ich Ihnen auch nicht sagen, wohin Ihr Hut geflogen ist ! ».

CONUNDRUMS

Ein Kreis ist's, der 12 Meilen lang,
Zwei Kinder umlaufen ihn,
Gönnen sich keine Rast.

Uhr.

Das Maul ist weit, die Zunge lang ;
Wenn diese läuft, klingt weithin der Schall.

Die Glocke.

Rote Lampions mit grüner Decke,
Niemandem fällt es bei, sie anzuzünden.
Nur die Verwendung macht sie doch beliebt.

Tomaten.

Ein unbändig Dinglein, schwer zu behandeln
Läuft hastig, springt hoch;
Je mehr Du es schlägst, desto höher.

Der Ball.

W
I
T
T
E
N
Z
E

Ein Herr, der seine Ruhe über Alles liebte, hatte das Pech, rechts und links Schmiede zu Nachbarn zu haben, die den ganzen lieben Tag und oft bis spät in die Nacht hinein, hämmerten und klopfen. Er konnte ihnen keinen Vorwurf daraus machen, es waren eben Handwerker ; auch konnte er sie persönlich recht gut leiden. So sagte er eines Tages zu ihnen « Solltet Ihr einmal umziehen, so saget es mir vorher. Ich lade Euch dann zu einem Festschmaus ein ». Einige Monate später teilten ihm die Schmiede mit, dass sie, in der Tat, umzögen. Voll Freude rüstet er ein üppiges Mahl, an dem sich die Beiden, nach Herzenslust gütlich taten. Beim Abschied fragte er sie nach ihrer neuen Adresse. « Oh », antwortete der eine « die ist leicht zu merken : wir haben die alten Werkstätten getauscht ; ich wohne jetzt links und er wohnt rechts ».

Zwei Blinde, einer an den anderen gestützt, zogen die gewohnte Landstrasse sachte fürbass und ergingen sich in Erörterungen über ihr Dasein. Sie kamen zu dem Schlusse, dass sie es, dank ihrem Leibeschaden, so viel besser hätten als die armseligen Bauern, die sich auf dem Acker und in der Scheune so plagen und schinden müssten. Das hörten einige Landleute, die gerade vorübergingen und ärgerten sich gewaltig. Sie beschlossen, den zufriedenen Blinden einen Schabecaruk auszutun. Einer von ihnen übernahm es, den mächtigen Mandarin zu spielen, ein Anderer seinen Büttel. Der Letztere schrie sie an « Platz da ! Aus dem Wege ! Wie könnt Ihr es wagen, Euch in dem Augenblicke hier zu zeigen, wo der Herr Statthalter vorüberzieht ! ». Der angebliche Mandarin rief : « verprügle die Flegel tüchtig ! » Das geschah auch ; die zwei Wanderer wurden krumm und blau geschlagen. Endlich liessen die Bauern von ihnen ab, so dass sie sich mühselig weiter schleppen konnten. Die Peiniger gingen aber hinter ihnen her, neugierig, ihr nunmehriges Gespräch zu belauschen. Da hörten sie, wie der Eine zu seinem Weggefährten sagte « wir Blinden sind doch ausserordentlich vom Glück begünstigt ! Wären wir sehend, es wäre nicht bei der Tracht Prügel geblieben. Man hätte uns überdies noch ins Gefängnis geworfen ! ».



L'EVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER

Par KOUNG-CHANG-JEN (Epoque de l'Empereur Kangshi) (suite)

Après avoir lu l'inscription à la porte, les nouveaux-venus s'étonnèrent de ce que l'« Assemblée du Club » était composée de deux personnes. M. Chen leur expliqua en riant pourquoi il avait eu recours à ce stratagème. Il salua l'incorruptible Chan-Tjune par le titre honorifique de « belle-sœur du club littéraire ». La conversation s'engagea animée et les convives burent peut-être plus que de raison. Toutes les barques, qui passaient furent l'objet de leurs critiques et de leurs plaisanteries et ils s'amuserent à deviner la qualité des propriétaires d'après la décoration des bateaux et le genre de musique qui s'y faisait entendre. Ainsi, une barque décorée avec un faste prétentieux et de l'intérieur de laquelle partait une musique par trop bruyante, leur parut appartenir à des personnes subitement enrichies dans le négoce. Une autre vint à passer, discrètement ornée et ne portant que de rares lampions. La musique qu'on y jouait était douce et fine. « Je parie », affirma M. Chen, « que ses occupants sont de vieux savants. On saisit tout de suite la différence existant entre des hommes ordinaires et des personnalités de valeur ».

Lorsqu'il n'y eut plus de barques à admirer, M. Ho déclara qu'il fallait quand même justifier le nom de « Club Littéraire » et faire des vers en l'honneur de la fête Touan-Woutsi. Afin de rendre la soirée plus amusante, il proposa de composer en commun des poésies ; chacun des trois lettrés à tour de rôle contribuerait par un vers. Toutes les fois qu'une poésie serait terminée, on boirait à la ronde et messieurs les musiciens, Liou et SSo, se feraient entendre. Ainsi fut fait : 16 pièces de vers furent composées, et autant de coupes vidées. Chaque fois que les poètes s'arrêtaient, les musiciens firent entendre leurs voix. Ainsi les convives prolongèrent la fête jusqu'à une heure avancée. « Une belle nuit comme celle-ci », dit M. Sao au vieux Liou « n'est jamais assez longue et le destin ne nous accorde que rarement des heures de bonheur. Aussi convient-il que nous en profitons. MM. Chen et Wou, veuillez encore remplir nos coupes afin que nous buvions à la santé du jeune couple ! ». Tous applaudirent, placèrent les époux sur un banc au milieu de la pièce, levèrent leurs verres en leur honneur et entonnèrent des chants. Ho dit à Chan-Tjune rayonnante de bonheur : « Grâce à l'amabilité de ces messieurs, nous fêtons aujourd'hui encore une fois nos noces ». A ce moment, le garçon entra, tout embarrassé, et leur annonça qu'une barque s'approchait du pavillon. « Comment » s'écrièrent-ils, « à une heure pareille ! », et ils se penchèrent pour mieux voir. En effet, une barque illuminée s'approche ; des chants partent d'elle ; à l'avant, un homme à longue barbe se tient debout. C'est M. Yuan, qui pendant toute la journée avait eu envie de faire un tour sur le lac, mais n'avait osé s'y risquer de peur de rencontrer un membre du club littéraire. Il avait donc attendu la nuit pour cette promenade. Etonné d'apercevoir encore à une heure aussi tardive des lumières au restaurant Ting, il fait stopper le bateau et ordonne à son valet d'y monter et de se rendre compte quelles personnes s'y trouvaient. Celui-ci revient et dit qu'il n'avait pu voir les personnes, mais qu'il y avait à l'entrée un écriteau « Réunion du club littéraire. Les non-membres ne sont pas admis ». Yuan s'effraye et donne immédiatement l'ordre d'arrêter la musique, d'éteindre tous les lampions et de repartir. Les messieurs, qui regardent du haut du pavillon s'étonnèrent de ce manège et y flairèrent quelque chose d'extraordinaire. M. Wou dit : « Envoyons quelqu'un pour savoir qui se trouve dans cette barque ». « Inutile de vous donner cette peine » affirme M. Liou « j'ai très bien entrevu un homme à la longue barbe caractéristique ; ça ne peut être que ce gredin de Yuan ! ». « Voilà ! » exclame M. SSo « c'est pour cela que nous avons tout à l'heure entendu cette musique de parade ! ». M. Chen se fâche tout rouge et veut le suivre pour lui faire un mauvais parti. M. Ho le prie de n'en rien faire et de le laisser tranquille, puisqu'il s'est retiré volontairement. « Et précipitamment ! » ajoute M. Wou « il a pris-là un sage parti ! ». Là-dessus, les convives se séparent. MM. Chen et Wou décident de passer le reste de la nuit au pavillon, les autres retournent chez eux.

CHAPITRE IX

C'était la dernière année du règne de la dynastie des Ming, jadis si glorieuse. Les armées impériales étaient battues, la plus grande partie de l'empire se trouvait aux mains des envahisseurs, la majorité des fonctionnaires avaient quitté leurs postes et avaient pris la fuite. Dans cette débandade générale, l'attitude du gouvernement militaire de Wou-chiang, Tsao-Liang-Yu, dont l'armée occupait les provinces du Hou-peï et du Hou-nan, constituait une exception honorable. Cet excellent général était né dans la ville de Liao-Yang et descendait d'une famille dont les hommes s'étaient déjà illustrés depuis plusieurs générations dans les armes. Par suite d'une légère faute dont il s'était rendu coupable, sa

carrière militaire avait été interrompue. Sa chance voulut qu'il fit alors la connaissance du maréchal Ho-Shun, qui l'appréciait beaucoup. Grâce à lui, il fut réintégré dans ses fonctions et bientôt promu général. A la tête d'une armée, il rendit de tels services à l'empereur que celui-ci l'honora du titre de prince.

Nul mieux que lui ne se rendait compte de la gravité de la situation dans laquelle se trouvait l'empereur et le pays tout entier. Il roulait de tristes pensées. « Ce n'est pas le talent militaire qui me manque », s'avoua-t-il à lui-même, « et ce n'est pas pour rien que dans mon jeune âge déjà, j'ai appris à décocher une flèche, et, plus tard, à monter à cheval. Aussi me ferais-je fort d'écraser les usurpateurs quelles que soient leur force et leur ruse. Mais le malheur veut qu'en haut lieu l'armée entière ne soit pas dirigée par un vrai chef. Mes camarades, les généraux Young-wen-tsei et Yang-sse-tsan, ont trop soigné leurs propres intérêts ; quant à Tin-chi-yen et Lu-dai-tchi, ils ont fait preuve d'un excès de légèreté. Rien d'étonnant alors que la victoire ne leur ait pas souri. Mon supérieur, le maréchal Ho-Shun, est vaillant et sage, et il mériterait d'être à la tête de l'armée entière, mais il a eu contre lui un trop grand nombre de mandarins fourbes et envieux, de sorte qu'il a même été mis à la retraite. Si tel est le sort d'un homme comme M. Ho-Shun, que me reste-t-il à espérer ? ». Ainsi Tsao-Liang-Yu se tourmentait, car c'était un soldat dévoué à l'empereur et loyal envers la patrie.



Jouant de la guitare par Li Sung (vers 1200).
Guitar-playing by Li Sung (about 1200).
Beim Gittarrespiel von Li Sung (um 1200).

avons actuellement ici ! ». « Les soldats sont mal venus de se plaindre » cria le gouverneur. « Dans leur métier, ils ont, en général, le pain assuré tous les jours. En temps de guerre, des situations surgissent parfois, où ils doivent savoir se priver et où ils n'ont pas le droit de se comporter en enfants gâtés. J'ai beau être un loyal serviteur de l'empereur, s'ils continuent de la sorte, ils rendront ma position intenable ». Pendant qu'il s'entretenait avec sa suite, le bruit allait croissant ; on avait nettement l'impression que l'émeute était dans l'air. Le gouverneur leur dépêcha encore une fois un officier supérieur pour exhorter les mécontents à la patience en leur assurant que des vivres envoyés de Kiangsou allaient bientôt arriver au camp. Tout fut inutile. Finalement, au comble de l'embarras, il leur fit demander de patienter une seule nuit encore ; si alors les vivres devaient toujours faire défaut, il en informerait Nankin et il prendrait sur lui de conduire l'armée dans une contrée plus fertile. Cette communication produisit l'effet voulu et les soldats se dispersèrent au cri de « Vive notre général Tsao ! ». Celui-ci se retira, tenaillé par les inquiétudes les plus pénibles. Il n'ignorait pas, en effet, que le déplacement de l'armée sans l'autorisation préalable du gouverneur impliquait une décision grave, qui pouvait prêter à toute espèce de soupçons et mettre la confiance que l'empereur lui témoignait, à une rude épreuve. C'était bien là aussi l'avis de ses officiers d'ordonnance. L'un dit à voix basse, à son camarade d'armes « L'armée que voici rassemblée est la meilleure de l'empire ; tâchons de persuader Tsao, que le meilleur parti qu'il puisse prendre serait de rompre avec Nankin, de marcher sur Pékin et de s'unir à l'armée qui y est * ». « Garde-toi bien » conseilla l'autre « de lui adresser une invitation aussi directe ! Il est vraiment attaché à la dynastie. Le mieux c'est d'appuyer fortement sur les difficultés du ravitaillement ». « Bah » fit le premier « une fois qu'il a déplacé l'armée, ni lui, ni nous, ne réussirons plus à nous justifier aux yeux de Nankin. Autant vaut rompre les ponts ».

CHAPITRE X

M. Liou est chez lui ; il attend M. Ho qui a promis de venir le voir. Il médite sur la place qu'il occupe dans la vie publique et il en est, en

* Pékin était alors déjà aux mains des Mandchous.

Les Pagodes

constituent les marques distinctives du paysage chinois et excitent l'intérêt le plus vif des voyageurs occidentaux. Elles sont, à proprement parler, des monuments expiatoires, destinés à contenir des reliques bouddhiques. En conséquence, des statues du Bouddha se trouvent dans les niches de l'intérieur et souvent des manuscrits, des livres sacrés y sont scellés dans les murs.

Du point de vue architectural, elles constituent un développement ultérieur des « stoupas » hindous. En général, elles ont 60 à 70 mètres de haut: le matériel de construction consiste de pierre et souvent de fer ou de bronze (ainsi, par exemple, la fameuse pagode de Kaifong, qui a 13 étages, est toute bâtie de fer). Ce sont chaque fois des escaliers en colimaçon qui mènent à la hauteur qu'on est tenu à atteindre à pied seulement.

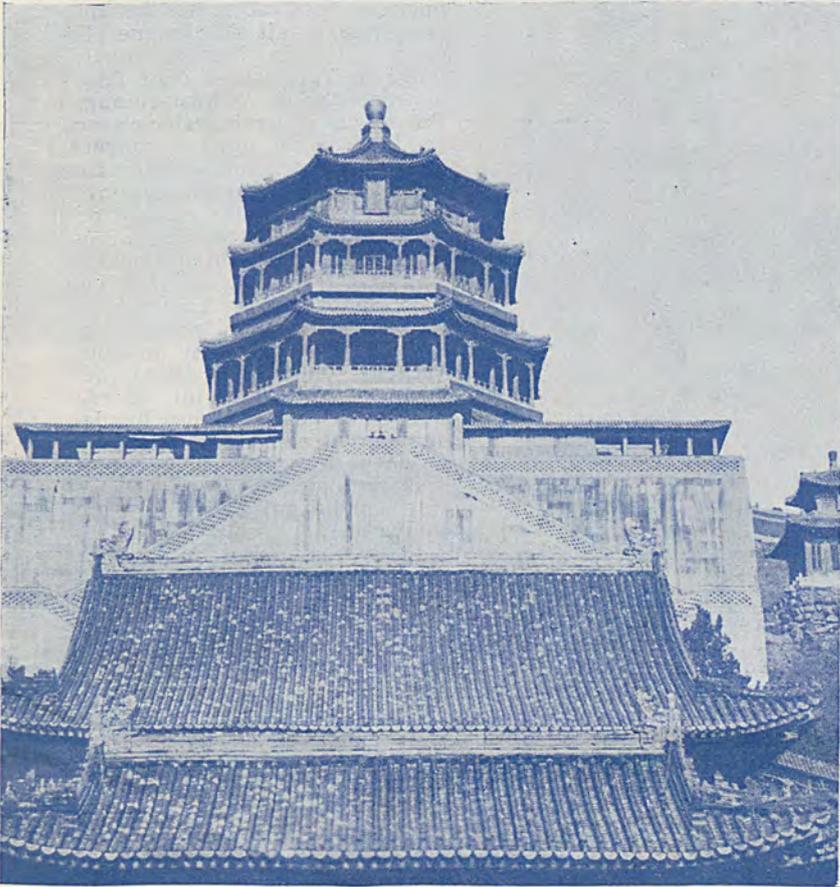
Dans les temps modernes, les pagodes ont beaucoup perdu de leur importance religieuse. On les visite plutôt pour leur valeur artistique et à cause de la vue magnifique dont on jouit de leurs hauteurs. Il n'est donc pas étonnant que des excursions aient souvent des pagodes pour but.



Pagodas

form distinctive marks of the Chinese landscape and rouse the keenest interest in Occidental travelers. Properly speaking, they are expiatory monuments, used as receptacles of Buddhist relics. Correspondingly Buddha-statues rise in the niches of the interior; often manuscrits of the holy books are there walled in.

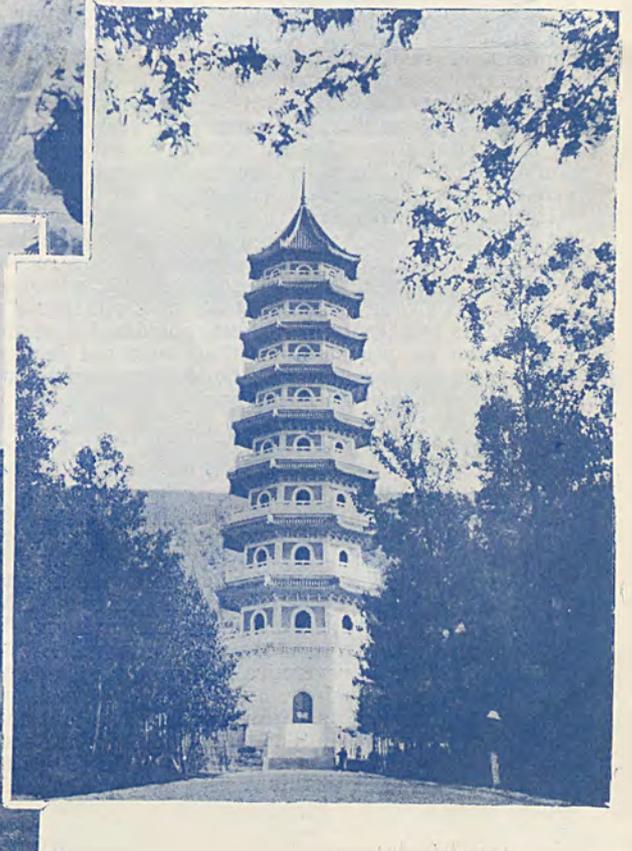
From the point of view of architecture they mean a further development of the Indian « stupas ». Generally they are 60-70 m. high; their building-material consists of stone, many times also of iron or bronze (for ex. the famous 13-storied Kaifong-Pagoda is entirely of iron). There are only winding-stairs leading to the height, which may be reached on foot only. — Nowadays pagodas have much lost of their religious importance and are rather visited for their artistic value and the splendid view, one enjoys from the top. They are favourite goals of excursionists.



Pagododen

sind Wahrzeichen der chinesischen Landschaft und erregen das lebhafteste Interesse abendländischer Reisenden. Es sind eigentlich Sühnemale, dazu bestimmt, buddhistische Reliquien zu verwahren. Demgemäss befinden sich Buddha-Statuen in den Nischen der Innenräume oft sind auch Manuskripte der heiligen Schriften dort eingemauert.

Vom architektonischen Standpunkt aus bedeuten sie eine Fortentwicklung der indischen « Stupas ». Sie sind meist 60-70 m. hoch, das Baumaterial besteht aus Stein, oft auch aus Eisen oder Bronze (So z. B. die berühmte Kaifong-Pagode aus Eisen und erhebt sich 13 Stockwerke hoch). Regelmässig führen Wendeltreppen in die Höhe, die man nur zu Fuss erreichen darf. In der Gegenwart haben die Pagoden stark von ihrer religiösen Bedeutung eingebüsst und werden mehr wegen ihres künstlerischen Wertes und der schönen Aussicht, die man von oben geniesst besucht. Sie sind beliebte Ausflugsziele.



L'ÉVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER (suite)

somme, satisfait, car il croit que par son art il réussit en bien des cas, à dévoiler les intrigues des puissants. Ensuite il se met à chanter. Entre temps M. Ho monte et entend la voix du vieux déjà de dehors. En entrant, il est tout étonné de le trouver seul et éclate de rire. « Comment, vous êtes seul et vous chantez ! mais il n'y a personne pour vous écouter ». « Que m'importe » répliqua le vieillard, « ma profession veut que je m'exerce tous les jours à chanter ; la vôtre, Monsieur le savant, que vous étudiez des livres. Eh bien, que désirez-vous entendre aujourd'hui ? ». « Tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit entraînant ». « Ah » soupira Liou « vous ne cherchez que la gaieté, jeune homme ; en commençant par elle, on aboutit presque toujours à la tristesse. Ne vaudrait-il pas mieux choisir pour une fois un sujet grave ? Par exemple, chanter le sort d'un mandarin fidèle, mais méconnu et persécuté, et lui consacrer quelques larmes de compassion ? ». « Je ne savais pas » déclara Ho, étonné « que la mélancolie pouvait avoir prise sur vous ». A ce moment apparut M. Yang-Wen-Choung tout essoufflé ; il avait cherché M. Ho partout. Celui-ci le salua et l'invita à choisir un chant de son goût ». « Comment » fit Yang très surpris, « vous pensez à vous amuser ! Ignorez-vous donc, quels jours nous vivons ? » Ho assura « En effet, je ne sais pas à quoi vous faites allusion et pourquoi vous paraissez si énervé ! ». « Vous ne savez donc pas » s'écria Yang « que le gouverneur Tsao dirige son armée vers l'Est. Son intention bien arrêtée est de prendre Nankin et de marcher ensuite sur Pékin. M. le général Young-Min-Yu, bouleversé par cette nouvelle, m'a prié de me rendre chez vous et de vous consulter sur les mesures à prendre. Je ne suis qu'un homme d'études » répondit Ho « en quoi pourrais-je lui être utile ? ». « Eh bien » s'écria Yang avec feu « nous n'ignorons pas que M. votre père a été le bienfaiteur du général Tsao ; s'il se décidait à lui écrire une lettre en son nom personnel, le gouverneur l'écouterait et se retirerait ». « Je ne dis pas non » répliqua Ho « le malheur veut cependant que mon père ait été mis depuis assez longtemps à la retraite et qu'il vive loin d'ici à la campagne. Il faudrait d'abord l'avertir ; or jusqu'à ce que les courriers aient franchi cette distance de 3.000 lieues, aller et retour compris, la catastrophe serait déjà arrivée ». « C'est exact » riposta Yang « Cependant n'oubliez pas que vous jouissez vous-même (personnellement) de la faveur populaire ; ceci étant, et, vu le grand danger que court la patrie, vous pourriez écrire la lettre au nom de votre père. Je ne pense pas que celui-ci vous blâmerait pour cette initiative ». « Cela peut, en effet, se faire » concéda Ho, « je vais donc rentrer. Je veux bien réfléchir pour savoir, comment rédiger une lettre aussi importante ». « Impossible » cria Yang, « même en expédiant la lettre tout de suite, nous ne sommes pas sûrs d'arriver à temps, si nous différons tant soit peu, ça sera certainement trop tard ». Ho reconnaît le bien-fondé de cette observation ; il se fait apporter par M. Liou du papier et un pinceau et écrit « En ma qualité de vieux soldat, je m'adresse à vous, Monsieur le général, et j'appelle à votre conscience : les mouvements de vos troupes éveillent les pires soupçons. Ne permettez pas qu'on médisse de vos intentions. Nankin est la ville où réside l'empereur et où se trouvent les tombes de ses ancêtres ; vous savez tout aussi bien que moi, que personne n'a le droit de mener son cheval sur la « colline des dragons » *, même dans des temps normaux, à plus forte raison, aujourd'hui ! Moi, personnellement je sais bien que vous ne poursuivez aucun noir dessein et que ce sont les difficultés du ravitaillement qui vous font agir ainsi. Songez, cependant, à l'effet désastreux qu'une telle action produirait dans les esprits des gens. Il vous faut arrêter vos soldats et trouver une autre solution. Vous avez toujours été un serviteur exemplaire de notre souverain et j'espère bien que vous continuerez à l'être ! » M. Yang approuva fort cette lettre et se dit convaincu qu'elle produira l'effet voulu. Ho voulait alors la faire porter au général Young, pour que celui-ci en prit connaissance et la corrigeât au besoin. « Ne vous occupez pas de cette question » déclara Yang, « je m'en charge. L'essentiel maintenant est de trouver une personne sûre qui veuille bien remettre votre missive ». Ho, « si vous n'avez personne d'autre en vue, je m'en charge. « Vous n'y pensez pas ! » dit Yang avec vivacité « le général ne vous connaît pas ; vous auriez tort de vous charger d'une lettre aussi importante ». Ils restèrent un instant, pensifs. En ce moment M. Liou s'exclama « Rien de plus simple. C'est moi qui la remettrai ». « Vous êtes bien brave, vieux monsieur » fit M. Yang « mais vous rendez-vous compte de tous les obstacles que vous y rencontrerez ? Ce n'est pas un jeu d'enfants de pénétrer jusqu'au général. Des sentinelles sont postées partout. Les étrangers sont fouillés et sévèrement interrogés. La plus grande prudence est nécessaire ! » M. Liou rit « Qu'à cela ne tienne ! Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle « Tsao », tout le monde sait que je suis dégourdi. J'arrive toujours et partout à me débrouiller. Soyez sans crainte ! Cette démarche n'est pour moi qu'une bagatelle ! ». « Réfléchissez-y deux fois » objecta Ho « je sais que le général a donné les ordres les plus rigoureux afin que personne ne passe à travers les lignes. Vous risquez votre vie ! Je vous en préviens ». M. Liou resta imperturbable. « Tatata, j'ai mon plan tout préparé. Vous, M. Ho, vous travaillez avec le pinceau, moi avec la langue. Elle est bien déliée celle-là ; vous verrez que je reviendrai, sain et sauf, et que les foules m'acclameront ». « Vieux monsieur, » dit Yang « si vous êtes si sûr de vous, nous ne nous opposons plus. Mais, apprenez en tout cas la lettre par cœur ? ». Liou « C'est inutile, je n'ai même pas besoin de savoir ce qui y est écrit. Je ne me servirai que de mes deux mains et de ma langue bien pendue. Ce sont-là les instruments à mon usage. Grâce à eux, dix mille soldats

ne me font pas peur. A ce grand guerrier, je saurai aussi dire son fait, s'il le faut ». « Et que lui diriez-vous » interrogea Ho « Je lui demanderai ce qu'il convient de penser de gardiens qui eux-mêmes se font voleurs ! ». Ho applaudit et déclara qu'une telle question valait encore mieux que toute la lettre qu'il avait écrite. M. Yang invita M. Liou à vite emballer tout ce qu'il désirait emporter ; M. Ho lui remit de l'argent pour couvrir les frais du voyage qu'il était en train d'entreprendre et M. Liou se retira ; pendant qu'il faisait ses préparatifs, Yang et Ho partirent ensemble. « Je n'aurais jamais pensé » dit M. Yang « que ce vieux pût devenir si utile à la patrie ». « Oui » répliqua l'autre « il se croit un grand homme et un vrai révolutionnaire. Ce qui est certain, c'est qu'il sait vous divertir ». Au seuil de la maison de Liou, les deux hommes se séparèrent.

CHAPITRE XI

C'était par une belle soirée d'automne que deux soldats de l'armée du général Tsao se promènèrent sur la grande route. L'un d'eux se mit à chanter une vieille chanson de guerre « Tuer des ennemis pour vider leurs poches ; sauvez le peuple pour occuper les maisons qui lui appartiennent. Alors, tout ce que le grenier contient, revient à l'adjudant et le simple soldat touche le triple de sa ration ordinaire ! ». « Oh » fit le second « ce que tu chantes là, c'était peut-être vrai dans le passé ; ça ne s'applique plus guère au temps présent ! ». « Alors chante autre chose ! » invita le premier. Son camarade commença « De nos jours, l'ennemi est rusé ; il n'emporte plus son bien. Jadis, quand la troupe victorieuse entrait dans une place, la population s'y trouvait. Aujourd'hui elle fuit à temps. On a beau s'emparer des greniers, on les trouve vides ; mille soldats touchent la ration, qui de droit devrait revenir à un seul ! ». « Quand on t'écoute » dit l'autre, « on dirait que nous sommes condamnés à mourir de faim. Il est bizarre, en effet, que lorsque nous nous sommes révoltés, notre chef ait promis de marcher sur Nankin et que maintenant tant de jours aient passé sans qu'il se soit exécuté ! ». « Oui » fut la réponse, « et s'il reprend sa parole, nous devons encore une fois recourir aux mêmes procédés ».

Ils étaient encore à deviser, lorsqu'ils aperçurent assis par terre un vieillard dont le lourd sac était placé à côté de lui. Le bonhomme était en train de se livrer à un repos bien mérité, car la route qu'il avait faite à pied, en bravant toutes les intempéries, avait été longue. Il était parti de Nankin, avait longé le Yang-tse et était finalement, arrivé à Wou-chiang. En route, il avait déjà pu se rendre compte que le gouverneur Tsao ne pouvait nourrir les noirs projets qu'on lui prêtait ; car alors le mouvement de ses troupes aurait dû être différent. Il réfléchit longuement et s'apprêtait justement à fouiller dans son sac pour changer de chapeau et de souliers, — car il désirait se présenter au gouverneur dans une tenue décente, — lorsqu'il fut abordé par les deux soldats qui lui demandèrent ce qu'il faisait-là. Il se leva, les salua poliment et les pria de lui indiquer le chemin, conduisant à la maison du gouverneur. A son accent, les soldats reconnurent qu'il devait être originaire de Kiang-Po, situé au nord du Yang-tsé. Dans

leur esprit, il ne pouvait être alors qu'un transfuge ou un espion et ils pensèrent que l'occasion de lui extorquer de l'argent était bonne.

« Puisque vous désirez voir notre général » déclara l'un des soldats « et bien suivez nous ! ». Ce disant, il lui passa une corde autour du cou. « Que prétendez-vous faire de moi ? » cria le pauvre Liou tout effrayé. « Nous sommes ici en faction » affirmèrent les coquins « et notre devoir est de vous arrêter ». Liou, convaincu qu'ils mentaient, se débattit comme un diable et réussit à les faire tomber par terre. Il se mit à rire « Vous manquez décidément de force, mes pauvres amis, et jamais vous n'aurez raison de moi. Mais, consolez-vous, je sais bien que votre faiblesse provient de ce que vous êtes si mal nourris ». « Et d'où le savez-vous » grommelèrent les deux ! « Oh » dit Liou tranquillement « si je ne le savais pas, je ne serais pas ici ». « C'est donc vous, le commissaire des vivres » s'exclamèrent-ils et, lorsqu'il eut répondu affirmativement, ils se confondirent en excuses, prirent son bagage et le conduisirent devant la maison du gouverneur. Là, ils battirent le grand tambour, placé devant la porte d'entrée et qui servait à annoncer les étrangers. L'adjudant de Tsao se présenta et demanda aux soldats de quoi il s'agissait. « Nous vous amenons-là » déclarèrent-ils « un suspect qui prétend être le commissaire des vivres. Nous ne savons, s'il dit vrai ». L'adjudant se tourna vers Liou « Vous dites que vous êtes chargé de nous livrer des vivres. Avez-vous une légitimation officielle quelconque sur vous ? ».

« Non » répondit Liou « mais je suis porteur d'une lettre ». L'adjudant hocha la tête : « Vous n'avez pas de légitimation ! Rien qu'une lettre ! Et avec ça, vous ne dites même pas de qui vous la tenez, cette lettre ! Là-dessous, il y a quelque chose de louche ! Tenez, si vous n'êtes pas un transfuge, je vous prends pour un brigand. Vous feriez bien d'avouer tout de suite ! ». Liou répliqua très posément « Vous n'y êtes pas du tout. Est-il croyable, en effet, qu'au cas où je serais un malfaiteur, comme vous dites, je vienne moi-même trouver les autorités ? Je pense que cette seule objection doit suffire pour vous détromper ». L'adjudant qui ne pouvait méconnaître la justesse de cette réflexion dit « Eh bien, donnez-moi votre lettre ! Je vous annoncerai ». Le vieux secoua la tête « C'est-là une lettre secrète, je ne puis la remettre qu'au gouverneur en personne ! ». A ces mots, le soupçon commençait à renaitre dans l'esprit de l'officier. « C'est bien » tonna-t-il « vous le verrez, le gouverneur, et vous verrez aussi ce qu'il vous en coûtera ! » Il disparut ; après quelques instants, une marche militaire se fit entendre, la porte s'ouvrit à deux battants, la troupe présenta les armes, le gouverneur se montra à la fenêtre de la grande salle et fit signe de lui amener Liou. (A suivre.)



Coupe décorative en porcelaine du temps de Kien-Loung (18^e siècle).
Decorative porcelain-dish time of Kien-Lung (18th century).
Prunkschale aus Porzellan, Zeit Kien-Lungs. (18ten Jh.)

*) Enceinte dans laquelle se dresse le palais impérial, inaccessible au public.

:: Le Chrysanthème, la fleur favorite des Chinois ::

The Chrysanthemums the favorite flower with the Chinese Die Chrysantheme, die Lieblingsblume der Chinesen

Le Chrysanthème est la fleur favorite des Chinois au même degré que la tulipe est celle des Hollandais. On peut affirmer que la culture des fleurs en général est l'affaire du peuple entier ; voilà pourquoi des magasins de fleurs spéciaux n'ont pas de raison d'être en Chine. Le chrysanthème, plante vigoureuse, malgré sa stature élancée, résistant vigoureusement à l'action du vent et du frimas, est considéré comme symbole de la pureté morale et de la chasteté féminine.

Sa culture fait partie des occupations quotidiennes de la femme au même titre que la peinture et la broderie. Les milieux raffinés de la société s'y adonnent avec une sollicitude toute particulière. Par des hybridations savantes, une seule famille réussit souvent à produire de 400 à 500 différentes espèces aux colorations les plus bizarres.

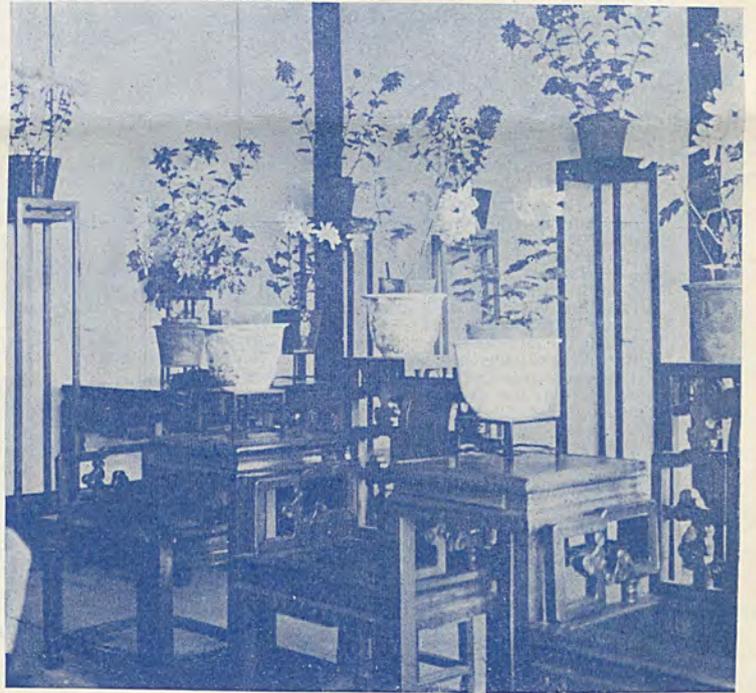
Elles reçoivent toutes un nom de femme poétique. Chaque automne, des expositions de chrysanthèmes, publiques ou privées, ont lieu. On organise fréquemment des ventes de ces fleurs pour des œuvres de charité (par exemple au profit des victimes des inondations) et on y obtient des prix élevés.

As the tulip is the favorite flower with the Dutch, so the chrysanthemum with the Chinese. The rearing of flowers is altogether a general occupation of all the people, therefore there is no need for flower-shops in China. The slender-shaped and all the same, vigorous chrysanthemum, which offers stout resistance to wind and hoarfrost is regarded as a symbol of moral purity, of feminine chastity. Like painting and embroidery, its cultivation is one of the usual works of women and constitutes a pastime, especially of the refined classes of society. Frequently a single family obtains by hybridation 4-500 different species, showing the most curious shades ; each of them gets a poetical feminine name. Every autumn, both, public and private exhibits of chrysanthemums take place. Often the flowers are sold for charitable purposes (as, for ex. on behalf of the victims of a flood) and obtain high prices.

Wie die Tulpe die Lieblingsblume der Holländer ist, so ist die Chrysantheme die der Chinesen. Blumenzüchtung überhaupt ist eine allgemeine Angelegenheit des Volkes; daher gibt es in China auch keine besonderen Blumengeschäfte. Die Chrysantheme, von schlanker Gestalt, und doch kräftig, Wind und Reif Widerstand bietend, wird als Symbol moralischer Reinheit und weiblicher Keuschheit angesehen und gleich der Malerei und der Stickerei gehört ihre Züchtung zu den gewöhnlichen Beschäftigungen der Weiblichkeit und ist ein Zeitvertreib vor Allem der kultivierten Kreise. Oft werden in einer einzigen Familie durch Kreuzungen 4-500 verschiedene Sorten eigentümlichster Färbung erzielt ; alle diese erhalten poetische Frauennamen. Jeden Herbst finden sowohl öffentliche als auch private Chrysanthen-Ausstellungen statt. Die Blumen werden oft zu wohltätigen Zwecken, beispielsweise bei Gelegenheit von Wasserkatastrophen, verkauft und erzielen hohe Preise.



Exposition officielle.
Official exhibit.
Offizielle Ausstellung.



Exposition privée, organisée par le Dr. Li-Sao-Pe, à Soun-Kiang. (Salle de réception du plus pur style chinois.)
Private exhibit, organized by Dr. Li-Sao-Pe at Sun-Kiang. (Reception-room in genuine Chinese style.)
Privatausstellung veranstaltet, von Dr. Li-Sao-Pe in Sun-Kiang. (Empfangssalon echt chinesisches Stils.)

Quelques exemplaires d'une beauté exquise



Aux feuilles infléchies « blanc de cour ».
Inflected leaves: colour « cour-white ».
Eingebogene Blätter « Hofweiss » Farbe.



Griffes, bleu et blanc.
Bird's claws: blue-white.
Vogelkrallen, blau und weiss.



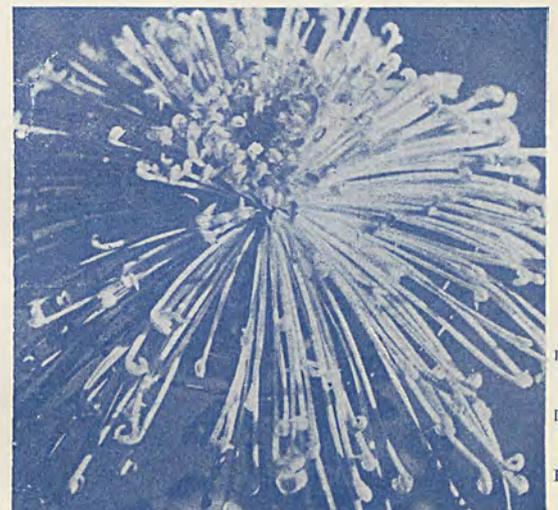
Exemplaire multicolore.
Variegated specimen.
Buntfarbiges Exemplar.



Aux feuilles droites, couleur de pêche.
Straight-leaved, peach-coloured.
Cerade-blättrig, pfirsichfarbig.



Crochue, jaune foncé. Le « chrysanthème barbu ».
Hooked, dark-yellow. The « beard-chrysanthemums ».
Iakenförmig, dunkel, gelb « Bart-Chrysantheme ».



Taune clair, à feuilles étroites.
Light yellow, narrow-leaved.
Hellgelb, schmalblättrig.

C H I N A

ERSTER TEIL

(Fortsetzung)

Tagsüber lassen die Bauern auf den Feldern die Köpfe sinken wie ihre kümmerlichen Kornhalme, die ihnen noch nicht einmal bis zum Knöchel reichen. Sie alle wollen dem stehenden Blick der Sonne entgegen. In den Felderreihen schwanken kraftlos die bleichen, ausgezehnten Sprösslinge wie gelbe, ungesäugte Kinder. Die Bauern wissen nicht, wohin mit der Kraft, sie blicken mit ausgedörrten Augen um sich, sie stöhnen. Wenn sie die Hacke hochheben, wissen sie nie, welchen Fleck sie hacken sollen. Was ausjäten, was übriglassen? Es ist ein Jammer, wo man auch hinschlägt.

Seit jenem Tag, wo der Gong geschlagen wurde, brennen abends an jenem Haus die roten Laternen, um die bösen Geister zu verschrecken. Vor dem Schlafengehen wird auf jedes Fensterbrett ein Napf mit kaltem Wasser gestellt. Wenn die Kinder morgens aufwachen, betasten sie zuerst ihr Zöpfchen, ob es auch nicht abgeschnitten wurde. Sehen dann nach, ob nicht in den Wassernapf über Nacht ein Papiermensch gefallen ist.

— Werden die Boxer auch zu uns herkommen?

So fragt alle Welt, doch es gibt Keinen, der darauf eine Antwort wüsste. Als ob man fragte, wird es morgen regnen? Das ist Sache der Götter. Eines Abends klingen vom Steinabhang herab helle Schellentöne. Jeder weiss, das sind die Tiere des Maultierführers. Der Maultierführer Guang-lü ist ein Treiber aus dem Dorf. Früher ging er immer bis Peking. Doch seitdem die Schienen der Eisenbahn bis zur Stadt Dschong-ding führen, geht sein Geschäft auch nur noch die Dschong-ding. Seit jener Zeit, können die Dorfbewohner weit weniger Pekingische Neuigkeiten hören.

— Was für Nachrichten hast du diesmal wieder mitgebracht?

Als ob sie, in einer riesigen Pauke eingeschlossen, plötzlich über sich das Dröhnen von Trommelschlägen hören würden, so wirkt die Ankunft neuer Nachrichten auf die Dorfbewohner. Alles stürzt aus den Häusern zum Steinabhang.

Der hin- und herschwankende Schein der Laterne, die am Sattel des Leitieres befestigt ist, deutet an, dass der Zug schon den Wu-dau Tempel erreicht hat. Die Schar der neugierig Herbeigelaufenen umzingelt den Treiber, der hinter dem zweiten Maultier folgt. Sein kräftiger Körper ist wie aus Stein gebaut, seine fest und entschieden klingende Stimme spricht von reicher Erfahrung. Alles — Schellentöne, das flackernde Licht, die Maulesel, der Treiber, die Dorfbewohner und ihre Fragen, das Aufschlagen auf den Boden des dicken Peitschenstiels, auf den sich der Treiber von Zeit zu Zeit stützt, um seine Rede zu bekräftigen — alles zieht am Gemütsfeld vorbei, an das Westende des Dorfes.

— Vater Guang-lü, bist also zurückgekommen? Wie sieht's denn draussen aus? — ruft ihnen mit sehnsüchtig erhobener Stimme Gau Orl-hu aus seinem Haustor entgegen, als die lebende Kette sich dem Hohlweg auf der Westseite nähert.

— Unruhig sieht's aus, schallt die lang nachtönende Antwort des Treibers zurück, von Dschong-ding-fu bis Ping-ding-schau, der ganze Weg ist voll von ihnen!

Er zieht die Worte besonders breit, als ob er damit das einige Hundert Meilen weite Gebiet umfassen wollte.

Kurz entschlossen schliesst sich Gau Orl-hu der Truppe an. Er löst damit Sse Mau-örl ab, der nach Hause eilt, um die soeben vernommenen Neuigkeiten seiner Frau zu berichten.

Auf Sse Maus Stirn ist die Haut wie immer zu Knoten gerunzelt. Von der Schönheit der Welt schien er nichts zu wissen und so hatte er niemals begreifen können, was Freude ist. Er trat mit finsterner Miene in das Haus, und setzte sich vor das Kang-Feuer auf den Holzbocker, mit dem Rücken seiner Frau zugewandt. Sie schaffte vor dem grossen Herdfeuer, dessen aufflackernde Flammen von Zeit zu Zeit ihren rastlosen Körper aufleuchten liessen. Wie die Sonne, die ins Wasser gesunken, die auf dem Wasserspiegel sich kräuselnden Wellen vom Grund aus zu bespiegeln scheint, so beleuchtet der Feuerschein ihr volles, geschmeidiges Gesicht, die hervortretenden Backenknochen, ihre regelmässigen wie von einem Künstler gemesselten Augenlider. Auf der Stirn hängt eine winzige Schweissperle wie ein Tautropfen auf einem Grashalm. Einige lose Haarsträhnen bedecken wie Grashalme Schläfen und Stirn. Selbst wenn sie lachte, konnten die Augenwinkel ihre Traurigkeit nicht verbergen. Selbst wenn niemand sie sah, war ihr Gesicht immer schön.

— Hast du was Neues gehört?, fragt sie mechanisch, während ihr Gesicht wieder in die Dunkelheit untertaucht.

— Die Leute sagen, um Dschong-ding-fu herum machen die Boxer mächtigen Krach. Sse Mau wandte sein Gesicht zur Seite und sprach auf die Tür zu, als ob diese seine Stimme zum Herd zurückwerfen könnte.

— Warum eigentlich?

— Spricht denn nicht alle Welt davon? Seitdem es eine Eisenbahn gibt, haben die Treiber und Speerwerfer (*) nichts mehr zu fressen. Wieviel Hände müssen jetzt ruhen! Ja, die Eisenbahn, Wind und Wasser unseres Bodens hat sie zerstört (**), das Blut der Menschen hat sie ausgesogen! Am kaiserlichen Hof hat man Angst vor den fremden Teufeln und üble Schuffe gibt es auch, die sich hinter einem mächtigen Schutzherrn verkriechen möchten. Darum laufen sie alle zu den Christen und missachten andere. Wer wagt noch, es mit ihnen aufzunehmen? Aber warte nur, wenn es lange so weitergeht, werden so manche die Geduld verlieren. Man sagt, es gibt unter den Boxern viele treffliche Speerwerfer, auch auf wunderliche Streiche sollen sie sich verstehen. Bestimmt wollen sie allen fremden Teufeln die Köpfe abschlagen und sämtliche Christenbünde ausrotten. Ob's gelingen wird? Das weiss der liebe Himmel... Man soll auch viele Leute getötet haben, weil sie fremde Waren kaufen wollten!

Sse Mau-örl, der in einem Atem sprach, schien die ganze Erzählung nur für sich selbst zu wiederholen, seine Rede war lehrhaft und doch voller Empörung. Er stand auf, stopfte seine Pfeife ging vor das grosse Herdfeuer und rauchte. Seiner Frau schenkte er keinen

(*) Von den Maultierführern für ihre Transporte gemietete bewaffnete Begleiter, als Schutz gegen räuberische Ueberfälle. Meist körperlich gewandte Boxlehrer. (Anm. d. Uebs.).

(**) Wind und Wasser (Fong-schui): die überall im geheimen wirkenden Kräfte der Erde, von denen Glück und Unglück der menschlichen Behausungen abhängt. Nach chinesischem Aberglauben wurde ihr Gleichgewicht durch das Aufreißen des Bodens für den Bau der Eisenbahn zerstört. (Anm. d. Uebs.).

Blick, schien sogar besonders seine Unlust zu zeigen, so als ob er sie schon zu lange gesehen hätte.

Auch sie beachtete ihn nicht und als er wegging, tauchte sie wieder im Feuerschein auf. Sie legte mit einem Eesen Unrat und Krümel von der Herdplatte, die knisternd in das Feuer sprangen. Deutlich hörte sie wie er hinausging, raschelnd das Heu für die Tiere siebte, den Mauleseln auf den Hals klatschte und dann durch das grosse Tor das Haus verliess.

Wenn er wohl zurückkommt? Sie hatte ihn nicht gefragt, weil sie es wusste. Weil sie ihn gewiss nicht fragen durfte, weil sie auch nicht nötig hatte, ihn zu fragen.

Folgt man dem Maultierführer und seinen Tieren, kommt man auf die Hauptstrasse des Dorfes Westgraben. Nach der kleinen Gasse, die von dieser Strasse einbiegt, kommt ein kleiner enger Pfad. Doch gerade an der Mündung der kleinen Gasse wohnen die beiden bekanntesten Familien. Links eine Gentry-familie, rechts die reichste Familie des Dorfes. Geht man weiter, so wird die Entfernung zum Blumenberg zwar geringer, doch die Bewohner werden zusehends armer. Steigt man noch über die Steinhöhle des Maultierführers hinaus, kommt links ein dunkler abschüssiger Höhlenweg, rechts davon öffnet sich ein Feld, an dessen Ende man schon die Erdhöhlen erblicken kann: die Wohnungen der Aermsten. Eine darunter bewohnt Orl-tu-dse, der Krieger, mit seinen Eltern.

Diese Wohnung ist eine der Höhlen auf der Westseite. Nur ihr Tor unterscheidet sie von einem Bergwerks-schacht. Die Decke der Höhle ist nicht besonders hoch, aber aussen darüber erstreckt sich Ackerland. Vielleicht sogar ein sehr fruchtbarer Boden, schade nur, dass nicht Orl-tu-dse der Besitzer ist. Was er von seinem Dach einzig und allein geniessen konnte, waren die bei schönem Wetter zuweilen abbröckelnden Erdklumpen, und bei Regen das von oben herunterickernde schmutzige Lehmwasser. Selbst am hellen Tage herrscht in der Höhle abendliche Dunkelheit. Doch selbst in dunkelster Nacht wird in der Familie von Orl-tu-dse kein Licht gebrannt.

Der Vater von Orl-tu-dse besitzt nichts weiter als dieses Haus. Zwar pachtet er einige Mou Saatland, doch was ihm selbst von der Ernte an Korn übrigbleibt, ist bitter wenig. Das heisst, in Zeiten einer Durchschnittsernte. In diesem Jahr wird er wohl nichts als Luft ernten, noch dazu eine schicksalsschwere Luft. Auf seinem Rücken trägt er einen Buckel, der selbst ewig darüber zu höhnen scheint, dass sein Besitzer sich nicht gerade halten kann. Nur um sich den Namen leichter zu merken, wollen wir ihn, zwar ein bisschen grausam, den Buckelträger nennen. Seine Frau hat, als einzige im Dorf, natürliche gewachsene Füsse und so wird sie auch von uns, ohne schlechte Absicht, die Gropsohle genannt. Sie macht verschiedene Aufwartungsarbeiten bei einer Familie aus dem Mittelstand.

Manchmal bleibt Gropsohle auch ganze Nächte lang im Hause ihres Brogebers. Jetzt ist es Nachmittag. Buckelträger hat gerade seine Mahlzeit beendet und geht seufzend zum Tor hinaus. Sein Seufzer scheint anzudeuten, dass der halb aus Graupenmehl, halb aus Spreu bestehende Brei eine noch zu grosse Leere in seinem Magen hinterlassen hat. Der Wahrheit näher kommt es wohl, dass er sich um die Zukunft seines Magens sorgt. Wenn er irgendwohin geht, wird es in neun zu zehn Fällen der Bohnenquarkladen sein, um dem Geschichtserzähler Gau Tai-yuan zuzuhören. Die Sonne ist jetzt schon hinter das obere Feld geglitten und kann das helle Tageslicht nicht mehr in die Höhle tragen.

Orl-tu-dse aber muss seine finstere Höhle bewachen. Er muss arbeiten. Dies ist, mit der Arbeit in der Grube verglichen, gewiss kein Himmel, immerhin so etwas wie ein Fegefeuer, denn die Einstellung der Arbeit in der Grube ist für ihn eine schwere Einbusse. Mit dem Gesicht zur Tür sitzt er jetzt auf einem Hocker und übt seinen Nebenberuf aus: er flicht Körbe. Das Licht der Aussenwelt dringt gerade noch bis zur Stelle, wo Orl-tu-dse sitzt. In der linken Hand hält er die schon zusammengestellten Weidenringe, mit der Rechten nimmt er aus den seitlich aufgestapelten Weiden eine Rute, trinkt sie einmal im Wassernapf, presst den Weidenring zwischen die Kniee, und streift mit der anderen Hand die Weidenruten solange ab, bis sie sich von selbst biegt. Die flinke Geschicklichkeit seiner Hände könnte vielleicht daran zweifeln lassen, dass es der Krieger ist, der Kumpel aus der Grube. Betrachtet man sein Gesicht, die wächserne Fahlheit, die von der Abmagerung einzig verschonten Knochen, so hätte wirklich nichts ausser den unveränderten, kriegerischen Augenbrauen bewiesen, dass er es ist. Doch der Krieger liess sich niemals unterkriegen, in allen Lagen blieb sein Geist ungebeugt wie ein grosser Baum. Ohne sich durch düstere Gedanken von der Arbeit ablenken zu lassen, sucht er die passenden Weidenruten aus und flicht den Boden und die Seiten des Korbes.

Von aussen ertönen Schritte. Er braucht den Kopf nicht zu heben und weiss doch, wer kommt. Dann blickt er aber doch auf.

Der merkwürdige Ausdruck in Hündchens blassem, eingefallenem Gesicht lässt ihn beinahe aufschreien. Aber er bleibt still und gefasst.

— Was gibt's Neues?

Ohne zu antworten setzt sich Hündchen ihm gegenüber auf die Türschwelle. Orl-tu-dse nimmt seinen Korb, befühlt ihn innen und aussen, klemmt ihn dann wieder zwischen die Kniee und nimmt mit ausgestreckter Hand neue Weidenruten. Seine Augen bleiben auf das Gesicht von Hündchen geheftet. Er sieht, wie er aus seiner Gürteltasche seine Knochenpfeife und den Tabaksbeutel hervorholt, die Pfeife stopft und aus dem Feuerstein Funken springen lässt. Der dicke Rauch, vermischt mit Knochengeschmack, quillt aus seinem Mund.

— Verflixter Hund, was spinnst du denn? Gib's was Neues?

— Der Eine sagt, die Boxer kommen, der Andre sagt, die fremden Teufel kommen. Neues gibt's schon, wer aber weiss, was wirklich los ist?

Orl-tu-dse scheint es, dass Hündchen mit aller Kraft seine innersten Gedanken zu verbergen sucht. Er dreht den Korb herum, klopft ihn ein paar Mal auf den Boden und legt ihn weg.

— Gib mir mal, ne Pfeife voll! Ohne sich zu erheben, entreisst er Hündchen den Tabaksbeutel und streckt die Hand aus, um hinter den Weidenzweigen seine eigene Pfeife hervorzuholen.

— Verflixter Hund du, rauchst andern was weg! — Hündchen macht sich durch das Schimpfen Luft.

Orl-tu-dse stopft seine Pfeife, zündet sie an, saugt und sagt mit paffenden Lippen:

— Alter Schwanz! Wächst nicht genug vom Kraut auf dem Höhlendach? Geh doch und hol dir deinen verdammten Teil!

— Hast du darüber zu bestimmen? widerspricht jener seinem Kameraden und ohne zu merken, dass er damit wieder an seine geheimsten Gedanken rührt, fügt er erklärend hinzu, dieser verfluchte Hengst hat es wohl gerade abgeschnitten!

Orl-tu-dse machte einen tiefen, langen Lungenzug. Dann nahm er die Pfeife aus dem Mund. Der Rauch ragte aus seinen Nasenlöchern wie gasförmiger Rotz

nervor. Er legte den Tabaksbeutel in Hündchens Hand zurück.

Verschwommen tauchte im Rauch vor ihm eine abscheuliche, mikrige Fratze auf. Hündchen, der sie natürlich weder sehen, noch verschrecken konnte, rief:

— Wer könnte den Gu-schi-dse, diesen widerlichen Speichellecker rumkriegen, zu verraten, wo der reiche Liu seinen unterirdischen Keller hat?

Der Name Gu-schi-dse allein, der Name des getreuen Hausdieners des reichsten Mannes im Dorfe, Gau Liu-dja, genügte, um den Abscheu aller Dorfbewohner zu erregen. Bei seiner Erwähnung bildete sich in Hündchens Mund öligere Speichel, den er herunter schluckte ohne auszuspucken.

Orl-tu-dse, mit den Augen auf Hündchen, rauchte mit erster Miene weiter. Hündchen nahm die Knochenpfeife aus dem Mund, an deren Stiel entlang der Speichel herunterfloss und klopfte die völlig ausgerauchte Asche auf dem Boden aus. Er stopfte sie wieder in den Beutel, kratzte sie aus, drehte sie hin und her, schien zu überlegen, ob er noch eine rauchen sollte.

— Was meinst du, haben die Boxer nun Wunderkräfte oder nicht?

Die plötzliche Frage unterbricht Hündchens Unschlüssigkeit. — Wenn es keine Götter gibt, wer wagt es dann noch mit jenen fremden Teufeln und Christen-hunden aufzunehmen? schwatzt er auf Geratewohl los und steckt entschlossen Pfeife und Beutel in seine Gürteltasche, aber Zaubern ist ja auch nicht leicht...

Orl-tu-dse erhebt sich und geht nach innen, ohne ihn aussprechen zu lassen, taucht aber sofort wieder aus der Dunkelheit auf, mit einem Schürhaken in der Hand und hat ein vielsagendes Lächeln auf den Lippen.

— Willst du mal deine Zauberkünste versuchen? fragt er mit plötzlich streng gewordener Miene und zielt mit dem Schürhaken drohend gegen den Bauch von Hündchen, der sich gerade anschiekt, den Korb mit Kennermiene zu prüfen. Er macht eine hastige Bewegung zur Seite, lässt den Korb fallen, springt auf und weicht zurück.

Orl-tu-dse stützt sich auf den Schürhaken wie auf einen Stock und sagt mit tiefem Ernst:

— Wen ihr sagt, die Boxer haben Wunderkräfte, so sag ich keinen Ton. Darf der Mensch laut sagen, dass es keine Götter gibt? Ich aber, ich lass die Finger von diesen Dingen!

Hündchen steht wippend auf der Türschwelle, versucht sich schnell an die hie und da aufgeschnappten Brocken von Zaubersprüche zu erinnern, kann aber offensichtlich an seinem Aberglauben nicht festhalten.

— Weiss der Himmel! seufzt er, vielleicht kommen morgen schon die fremden Teufel, uns zu töten, wer weiss?

Die Sonne war schon hinter dem Höhlenbau von Orl-tu-dse verschwunden. Schatten überzog das Feld vor der Höhle in seiner ganzen Breite. Mit einer Ahnung von Kälte, trauernd über die im Westen untergehende Sonne, sank der frühherbstliche Wind vom Höhlendach herunter, blies über das Feld hinweg, fächelte leise den Flugsand auf und zerstreute ihn in der Luft. Die Menschen in den Höhlen hefteten mit zusammengekniffenen Augen die Blicke aufeinander, als ob sie ihrem Leben, ihrer Ungewissheit, gegenüberstehen würden. Die Welt ist geheimnisvoll, die Zeit aus den Fugen, das Leben, ach, welch eine schwere Last! Wie hätten sie nicht in tiefes Schweigen versinken sollen?

— Deine Mutter sucht dich schon überall, geh schnell nach Hause, die fremden Teufel kommen!

Buckelträger kam vom Feld zurück. Hündchen sprang erschrocken auf und wandte sich zum Gehen. Er dachte bei sich — wo mag wohl der unterirdische Keller von Gau Liu-dja sein?

Die fremden Teufel sind schon an der Ostklippe! — schrie Gau Hsüa-ming von dem Steinabhang herab und sein Gebrüll schien mit der Macht von Gewehren und Kanonen die kochenden Herzen des ganzen Dorfes zu treffen. Ein klarer Herbstmorgen. In jeder Ecke, in jedem Winkel, überall scheinen Bomben zu platzen.

Als allererste wird die Frau des reichen Liu von der Angst gepackt. Schon seit drei Jahren lag sie ihrer Lenden- und Beinschmerzen wegen auf dem Kang. Ihr Gesicht ist weiss wie ein Blatt Papier. Aber jetzt, klettert sie, als ob sie plötzlich geheilt wäre, unter ständigem Wehgeschrei vom Kang, kleidet sich hastig an und springt herunter. Herr Liu, der am Fenster schlief, fährt erschrocken auf, erhebt sein viereckiges Gesicht vom Kissen, wirft einen Blick durch das Fenster, betrachtet dann seine Frau, folgt ohne ein Schimpfwort oder einen bösen Blick all ihren Bewegungen, als ob plötzlich wieder die Gattenliebe in sein Herz eingekehrt wäre. Aus ihrem Zimmer stürzt seine Mutter. Sie hatte einen zu grossen Kopf, der umso mehr auffiel als ihre Füsse zu klein waren, blieb aber trotzdem im Gleichgewicht. Unmerklich zitierend, mit angstverzerrtem lautlosem Mund kommt sie mit ihren beiden Enkeln auf den Hof gelaufen. Dort steht natürlich schon als erster Gu-schi-dse, der treue Diener des Hauses. Seine Augen tanzen in seinem kleinen roten Gesicht und ergänzen mit ihrer Lebendigkeit die tiefblaue, strengkalte Stimmung. Bedrängt betrachtet er, wie seine Herren mit wachsender Eile zum Vorschein kommen.

— Vielleicht wäre der Blumenberg am besten! ruft er ihnen zu. Als Antwort darauf versammeln sich auf dem Hof Herr Liu, seine Frau, und zuletzt die beliebte Amme mit ihrem heulenden kleinen Herrn auf dem Arm. Mit steigender Erregung beraten sie, wo man am besten hingehen könnte — sehr merkwürdig, dass niemand den unterirdischen Keller erwähnt! — und das Ergebnis ist, dass sie einander zum grossen Tor herausdrängen, auf den bereits mit Menschen vollgepackten Weg, der zum Blumenberg führt.

Zum ersten Mal in seinem Leben hat dieser Weg das grosse Glück, soviel Menschen auf sich zu versammeln. Der Blumenberg schüttelt mit ausgestrecktem Rüssel, nein, er saugt die Menschen des ganzen Dorfes in sich auf, von den Armen bis zu den Reichen, von den Faulen bis zu den Schwerkranken. Keuchend folgt Mutter Sechszig ihrem Hündchen, der diesmal als erster wie ein Held aus der Menschenmenge nach vorn stürzt. Gau Bai-sui, der seine Kaninchen im kleinen Haus zurücklassen musste, geht aufgeregt, von der Menge hin — und hergestossen. Man sieht Frau Yu, wie eine Königin von ihren Kindern begleitet, Dschü-hsiau-dse und Hsiau-tu-dse, der Kleine; dann ihre Brüder, Onkel Sse und Onkel Tsai, zuletzt Hai-guai. Sie alle werden in den Engpass hineingedrängt. Die Gesichter der vier Kumpel sind kohlschwarz, obwohl die Arbeit in der Grube schon lange ruht, genau so wie das Gesicht von Hai-guai rot gefärbt ist, ohne Wein getrunken zu haben. Onkel Sse macht wie immer höchst leichtfertige Scherze und manchmal gelingt es ihm auf den unmenschlichen Gesichtern der anderen ein Lächeln hervorzulocken. Hsiau-tu-dse, aufrecht und gestrafft, stärkt seinen Mut, indem er von Zeit zu Zeit ohne irgendeinen Anlass saftig flucht.

— Hast keine Augen im Kopf, dass du anderen auf den Füssen herumspazierst?

— Nimm doch deine Füsse in die Hand, wer hat dich gebeten, sie unten zu lassen?

— Hurenhengst!

(Fortsetzung folgt.)

Maquillages et Costumes traditionnels Traditions, Make-Up and Costumes Theatertrachten, Schminken und Ausstaffierung im Allgemeinen



COSTUMES FEMMES

En tout ce qui concerne l'équipement et le maquillage, les caractères-types de la scène chinoise se sont toujours conformés à une tradition rigoureuse. A chaque rôle dramatique, la convention assigne un certain genre et une certaine couleur des costumes ; il en est de même pour le chapeau, la barbe et le maquillage. Les illustrations ci-après donnent des exemples caractéristiques de l'équipement, dans lequel les acteurs paraissaient sur la scène impériale. Il était d'usage, sous le règne des empereurs Tao Houang (1821-1851) et Hsiou Feng (1851-1862). Nous sommes en droit de supposer qu'en substance, il ne diffère pas de celui du temps des Ming (1368-1644).

The character types of the Chinese stage have always observed strict tradition in the matter of make-up and costumes. The types and colour of garments, the hat, beard and style of facial make-up of a character in a drama are dictated by convention. The accompanying paintings are standard styles followed by actors when appearing in the imperial palace. These styles were prepared during the reign of Tao Huang (1821-1851) and Hsiou Feng (1851-1862). We have reasons to suppose that they do not much differ from those in use under the Mings (1368-1644).

Was Schminken und Trachten anbelangt, haben die Charaktertypen der chinesischen Bühne stets streng an der Ueberlieferung festgehalten. Jeder Rolle in einem Theaterstück kommt ein bestimmter Typus und eine bestimmte Färbung der Trachten nach einer strenger Uebereinkunft zu ; das Gleiche gilt vom Bart, dem Hut und von der Art der Gesichtsschminke. Die folgenden Bilder zeigen Musterbeispiele der Ausstaffierung, in welcher die Schauspieler auf der kaiserlichen Schlossbühne erschienen. Sie war unter den Kaisern Tao Huang (1821-1851) und Hsiou Feng (1851-1862) im Schwang. Wir haben Grund zur Annahme, dass sie im Wesentlichen nicht von der unter der Ming-Herrschaft (1368-1644) üblichen abweicht.

COSTUMES HOMMES

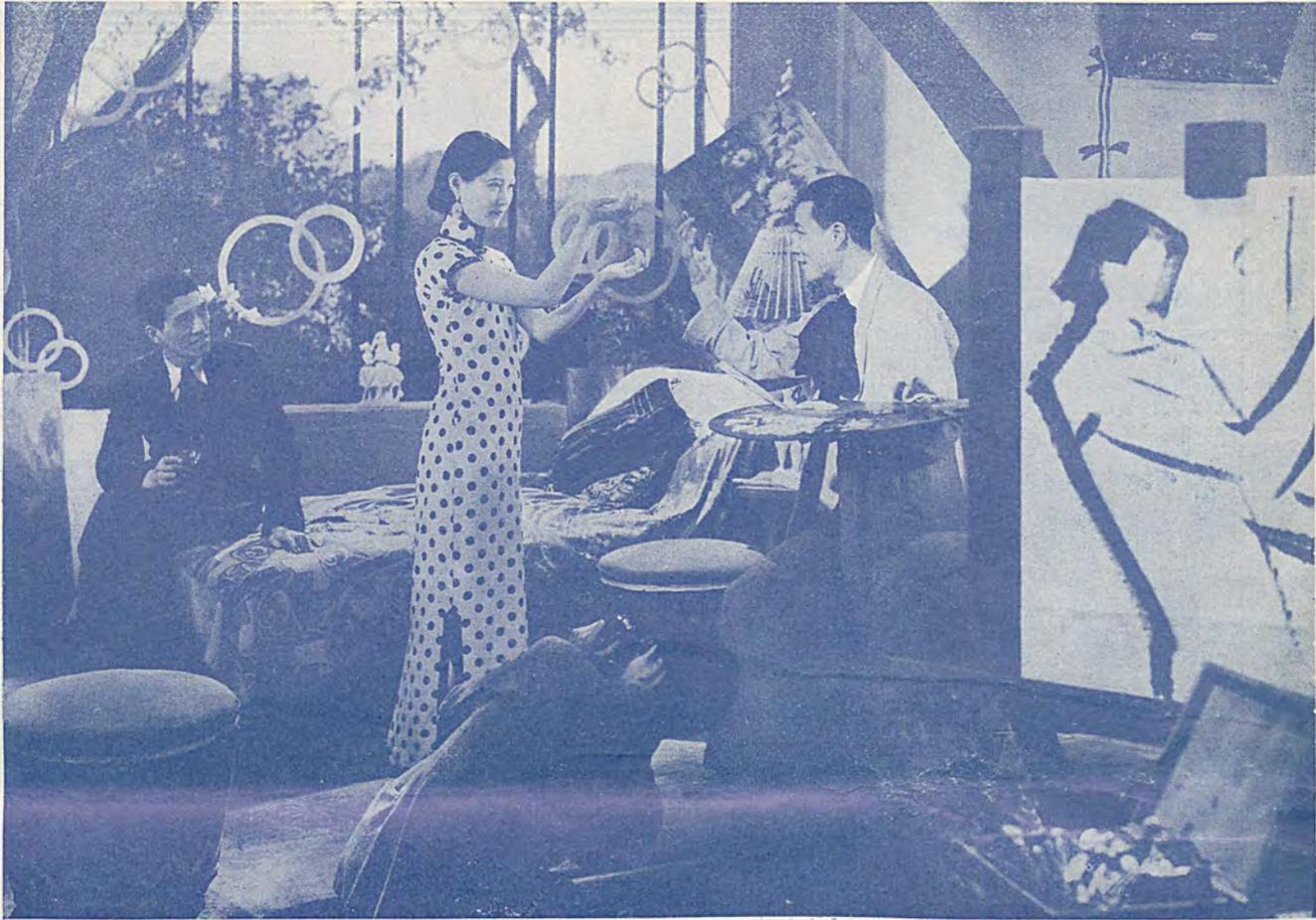


MASQUES





La « reine de l'écran » Hou-ti, vient d'épouser le jeune propriétaire d'une grande maison d'exportation. La cérémonie nuptiale à l'église protestante de Kin-Kiang-Road (Changhai).
 The « Film-queen », Hu-ti has just been married to the young, owner of a great export-house. The wedding-ceremony in the Protestant church of Kin-Kiang-Road (Shanghai).
 Die « Filmkönigin » Hu-ti hat neulich den jungen Eigentümer einer grossen Exportfirma geheiratet. Der Trauungs-akt in der evangelischen Kirche von Kin-Kiang-Road (Changhai).



La fille du batelier.
 The bargeman's daughter.
 Die Tochter des Bootsmanns.
 Star-film-company (Shanghai).



« Civilisation » avec feu Yuan-Long-Yu. Scène dans un milieu authentiquement chinois (jardin et cour).
 « Civilization » with the late Yuan-Long-Yü. Scene representing typically Chinese surroundings. (Garden and yard).
 « Zivilisation » mit der verewigten Yuan-Long-Yu, spielt in einem echt chinesisches Milieu (Garten und Hof).
 « Union Picture Service » Changhai.

« Civilisation ». L'étoile de cinéma, Mlle Lilly Ri avec M. Cheng-Koun-Li. (Chambre à coucher de pur style chinois, lit avec moustiquaire.)
 « Civilization ». The film-star, Miss Lilly Ri with Mr. Cheng-Koun-Li. (Bed-room of genuine Chinese style, bed with mosquito-net.)
 « Zivilisation ». Der Filmstar, Frä. Lilly Ri und Herr Cheng-Koun-Li. (Echt chinesisches Schlafzimmer; Bett mit Mosquito-Netz.)

Scènes
 Cinématographiques
 Film-Scenes
 Filmszenen

